



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



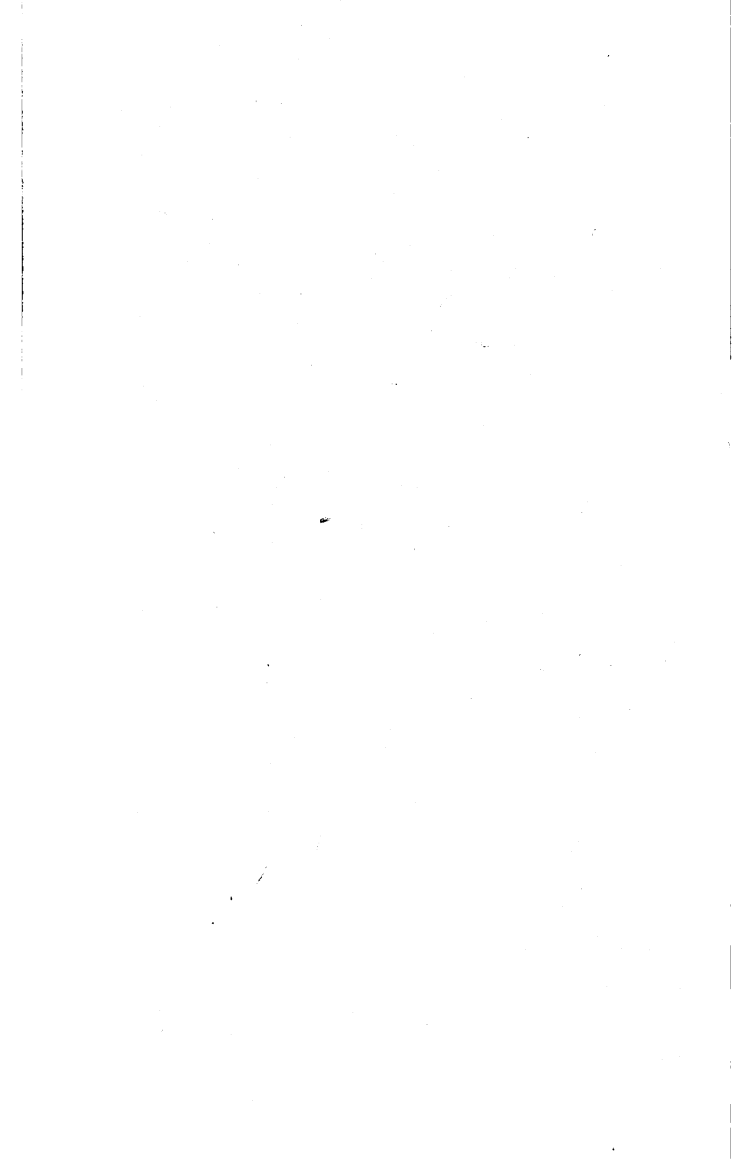
\$B 283 446

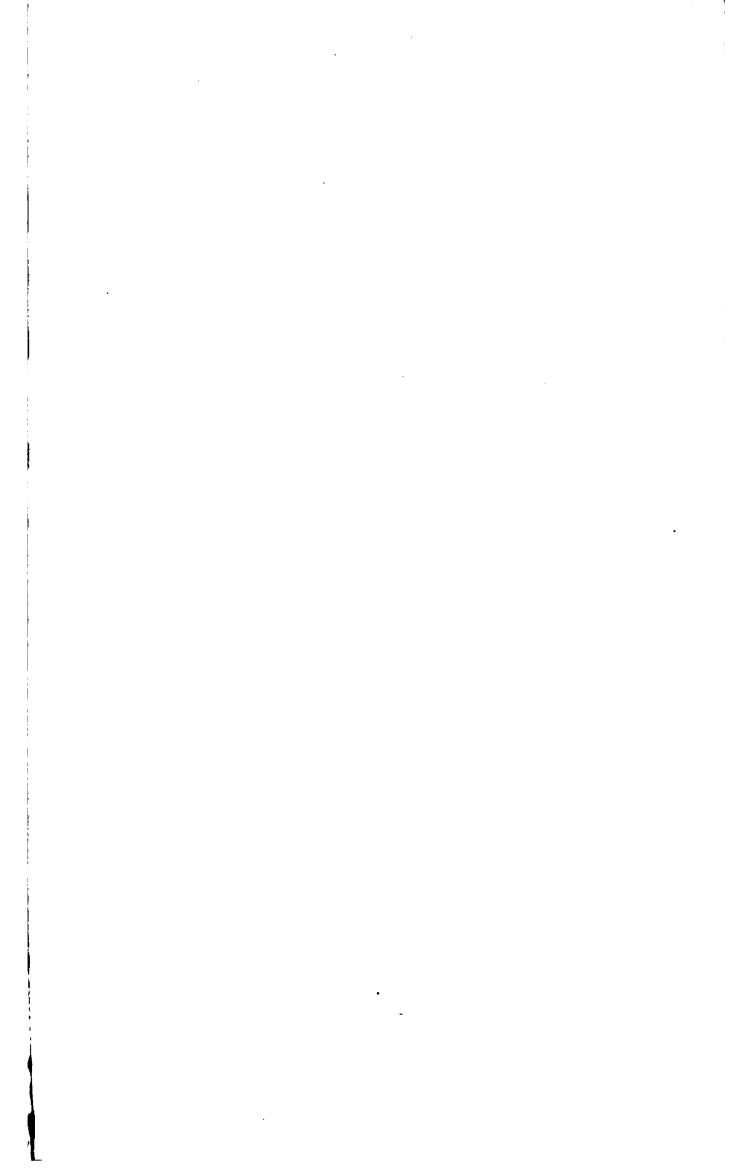
GIFT OF  
MICHAEL REESE

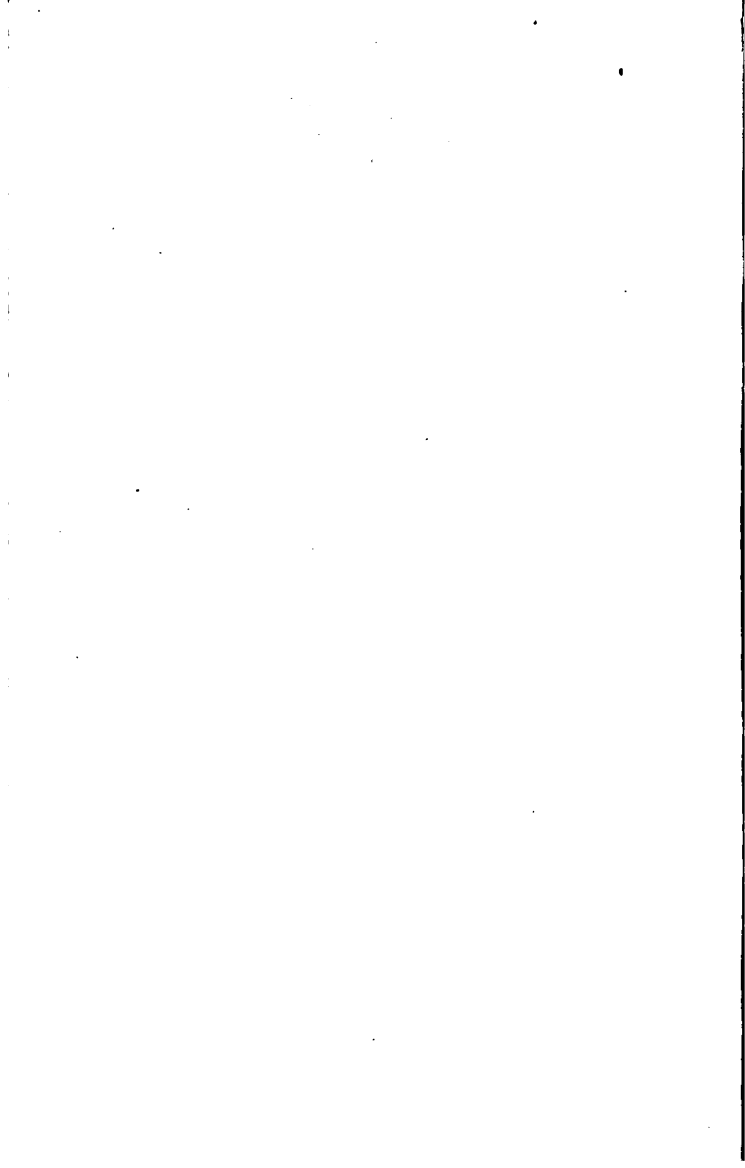


EX LIBRIS















VOLTAIRE.

**The Lake French Classics**

---

**VOLTAIRE**

**ŒZAÏRE AND ÉPÎTRES.**

**EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES**

**BY**

**CHARLES A. EGGERT, Ph.D.**

**FORMERLY PROFESSOR AT THE UNIVERSITY OF IOWA**



**CHICAGO**

**SCOTT, FORESMAN AND COMPANY**

**1902**

TO VINU  
ANBOLIAO

812v  
2a

USE

**COPYRIGHT, 1902, BY  
SCOTT, FORESMAN AND COMPANY**

127727

**TYPOGRAPHY BY  
MARSH, AITKEN & CURTIS COMPANY, CHICAGO**



## PREFACE

Voltaire has been called the Euripides of the classical French drama. Whether this title is an appropriate one or not may be an open question, but there is no doubt that he was the most prominent dramatist of France during the eighteenth century and one of the most finished and influential writers in the entire range of literature.

This edition of one of his most successful dramas, by many considered his best, *Zaïre*, and of a number of his epistles and letters, herewith for the first time presented to the public of teachers and students, may therefore be reasonably expected to fill a lack in our courses of French. The tragedy of *Zaïre* was written in conscious imitation of Shakespeare's *Othello*, and while this circumstance may not add anything to the value of the piece, it is sufficiently interesting to justify the study of the work in all such schools and colleges as look upon a comparative study of literature as a valuable and necessary branch of higher education.

The epistles and letters throw light upon the state

of the theatre and of public opinion at the time when *Zaire* was first brought out, and are interesting as specimens of the author's art in prose and in verse.

In connection with the Introduction, which contains a survey of the literature of the eighteenth century, a biographical sketch of the author, and a brief critical review of the tragedy, the study of these carefully selected pieces may enable the student to form a fair idea of the work and the genius, as well as of the limitations, of this extraordinary man.

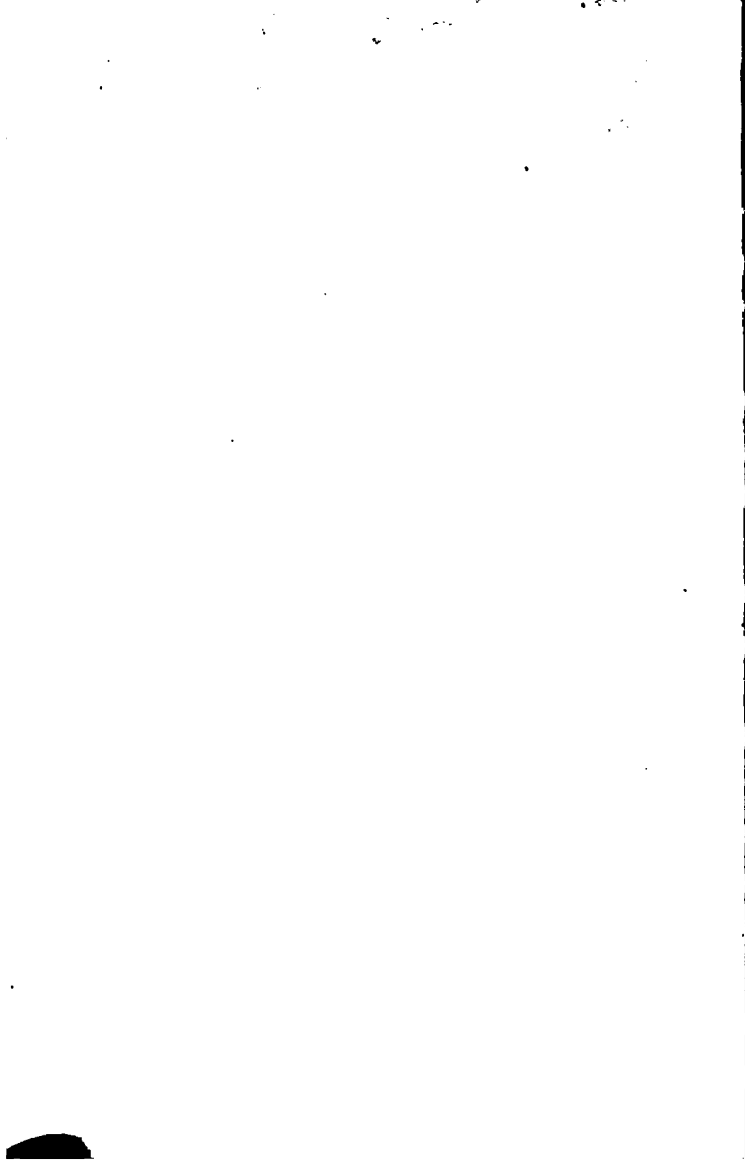
The notes furnish all necessary information as to facts and names, and free translations of passages that might otherwise be so translated as to misrepresent the author.

CHARLES A. EGGERT.

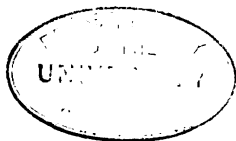
CHICAGO.

# CONTENTS

	PAGE
PREFACE . . . . .	5
FRENCH LITERATURE—THE OPENING OF THE EIGHT- CENTH CENTURY . . . . .	9
INTRODUCTION	
I. VOLTAIRE	
1. Early Youth and Education, 1694-1715 . . . . .	16
2. Under the Regency . . . . .	20
3. In England, 1726-1729 . . . . .	25
4. Return to France. In Paris, 1729-1734 . . . . .	27
5. Voltaire's Stay at Cirey, 1734-1749 . . . . .	29
6. At the Court of Frederic the Great, 1750-1753 . . . . .	32
7. His Stay at Délices and at Ferney, 1755-1778 . . . . .	37
8. Last Visit to Paris, 1778 . . . . .	46
II. ZAÏRE . . . . .	49
III. REFERENCES . . . . .	52
ÉPIÎRE DËDICATOIRE . . . . .	55
ZaÏRE . . . . .	65
ËPÎÎRES . . . . .	141
NOTES . . . . .	167







## FRENCH LITERATURE

### THE OPENING OF THE EIGHTEENTH CENTURY

The seventeenth century had magnificently realized the ideal of the sixteenth. The French language had become the peer of the Latin and the Greek as a first-class instrument of human thought. Though less adapted, perhaps, to some effects in poetry, it excelled in those most essential qualities of a language: precision and efficiency in the expression of the nicest shades of thought. With these qualities it combined a degree of elegance not then found in any other cultivated language. French was fast becoming the language of the higher classes of Europe. French literature found admirers and imitators in England, Italy, Russia, and especially in Germany. This country had been ruined by the thirty years' war at the very moment when the most brilliant period of French literature was inaugurated, and when it finally tried to make good its intellectual losses, its literary men turned to France and her literature for inspiration and instruction. Louis XIV. has received the credit of being the presiding genius of the artistic and literary movement that shed so much lustre on his reign. Impartial history has dispelled this illusion, but it has also established the fact that the very despotism and extravagance of this intensely selfish and sensual king

added greatly to the prestige which made French thought and culture so acceptable to foreigners, and especially to foreign princes and the aristocracy of other lands. This movement was destined to assume unusually large proportions during the new century through the new men that now appeared.

Of the authors that had distinguished themselves during the preceding century Racine had but just died (1699); La Fontaine had died before him in 1695; but Boileau (1636-1711), the lawgiver of the French Parnassus; Pierre Bayle (1647-1706), the active scientific thinker and author of the first French encyclopedia, called by him, *Dictionnaire*; Bossuet (1627-1704), the eloquent champion of the church; Fontenelle (1657-1757), the agreeable popularizer of scientific facts and speculations; Regnard (1655-1709), who followed in the footsteps of Molière and, though not reaching up to his model, yet produced some excellent comedies, among them *Le Joueur* ("The Gambler"); the philosopher Malebranche (1638-1715); Fénelon (1651-1715), celebrated through his *Télémaque*; and the pulpit orator Bourdaloue (1632-1704)—still lived at the opening of the century.

Among the new men who, though born in the seventeenth century, belong to the eighteenth by their work, quite a number deserve mention. Besides Voltaire we meet the great author of the *Esprit des Lois*, Montesquieu, whose original name was Charles Louis de Secondat (1689-1755). He began his career by a series of letters, *Lettres Persanes*, in which he satirized human weakness in general, and Parisian folly

in particular. A zealous student of history, travelling much and seeking information in various countries, he was led to examine more particularly into questions that concerned the welfare of the people and their government.

In the field of the novel we notice Le Sage (Alain René, 1668-1747), whose *Gil Blas*, published in 1715, has been regarded as the first novel of the so-called realistic school in France. The influence of Richardson's sentimental novels, which were translated by the abbé A. F. Prévost d'Exiles (1697-1763), inspired several French writers, among them Jean Jacques Rousseau (1712-1778) in his *La Nouvelle Héloïse*, published 1761, and the abbé Prévost himself who wrote in 1733 the *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, a story of unhappy love which is touching in many parts, and in others casts a strong light on the social depravity of the times.

In the line of dramatic literature several clever authors gained success and distinction. In *Turcaret*, a comedy, Le Sage exposed the corruptions of the farmers of the public revenues, the so-called *Traitants*. Dancourt (1661-1725) wrote in prose a number of comic pieces which often were farcical and showed imitation of Molière's *Bourgeois Gentilhomme*. Alexis Piron (1689-1773) wrote a witty comedy, *La Métromanie*, by which he is still favorably remembered. Marivaux (Pierre Carlet de Chamblain, 1688-1763) wrote a number of comedies which gained favor by virtue of a light and witty, though superficial, style of dialogue, hence the term *marivaudage*. His subjects are chosen

from the common people. "If he is not the first," says Ferdinand Brunetière, "who chose his heroes among coachmen and grisettes, he is the first, and that is the great point, who thought of studying the 'man' part in a coachman, or the 'woman' traits in a little shopkeeper."

Among writers of tragedy we notice Crébillon (1674-1762) whose unquestionable talent unfortunately suffered from his love for excessive horrors. Destouches (1680-1754) revived the comedy of character in his *L'Irrésolu*. At a later period Diderot (1713-1784) introduced the drama of common life and while not particularly successful in his *Père de famille*, he had a successor in Sedaine (1719-1797) whose *Philosophe sans le Savoir* is one of the best dramas of the century. De Belloy (1727-1775) wrote a very popular drama *Le Siège de Calais*; De la Chaussée (1692-1754) introduced the "comédie larmoyante," showing special skill in moving plain people to tears. As we approach the revolutionary period we meet with Beaumarchais (1732-1799), whose *Barbier de Séville* is a clever satire on the aristocracy and a strong plea for the common people, though this tendency is veiled under a vivacious dialogue and an amusing intrigue. The deep love of nature, amounting to nature worship, which J. J. Rousseau showed in his *Nouvelle Héloïse*, inspired his disciple Bernardin de St. Pierre (1737-1814), whose *Paul et Virginie*, *Chaumière Indienne*, and other works contain many pages of splendid description of tropical scenery. They had their effect on Chateaubriand whose works, though he was born in 1768, more properly

belong to the nineteenth century. Among writers on natural history Buffon (1707-1788) holds the first place by his *Histoire Naturelle*, and among essayists and students of the human heart special mention is due to Vauvenargues (1715-1747), whose *Réflexions et Maximes* secure him a permanent place in literature.

Lyrical poetry is but feebly represented during the first half of the century, though Jean Baptiste Rousseau (1670-1741), whose versification is much better than his poetic talent, Lefranc de Pompignan (1709-1784), St. Évremond, and later in the century Delille, Roucher, Berchoux, Lebrun, Saint-Lambert, Gilbert, and a few others produced some good verses. In the lighter style of burlesque poetry Gresset (1709-1777) deserves to be remembered by his *Vert-Vert*, the name of a parrot and of his poem. The finest lyrical poet of the century was André Chénier (1762-1794). He died prematurely, a victim of the revolution.

In the beginning of the century we notice a decided tendency toward reality, fact, and substance. The abbé Saint Pierre (1658-1743) lacked literary skill, but was in other respects one of the most original minds of the century and undoubtedly inspired Voltaire. In his plea for "perpetual peace" St. Pierre advocated the establishment of a European tribunal for the prevention of war. His ideas in this and in some other respects were far in advance of his times. In 1730 he published *Projet pour Perfectionner l'Orthographe des Langues d'Europe*, which had its effect on Voltaire and probably caused the reforms which he introduced in French spelling, one of which, the change

of *oi* to *ai* in the verb and adjective, where the pronunciation justified it, has been generally adopted. The abbé had also the courage to read before the French Academy, then almost exclusively given to adulatory efforts in honor of the reigning monarch, a very incisive arraignment (*Polysynodie*) of the government of Louis XIV. He was of course expelled from this body and forced to find refuge outside of France.

*Saint Simon*  
A name that deserves special mention here is that of Saint Simon, *Duc et Pair*, as he liked to call himself, whose monumental series of memoirs has no counterpart in any other country or literature. Though an aristocrat and a royalist he had a keen eye for the weakness and the shortcomings of the monarch, and no one has given us a truer picture of the real nature of Louis XIV. "The cruel poison of flattery," he says, "made of him a god in the very heart of Christianity. It is no exaggeration to say that, but for the fear of the devil which God left him even in his greatest disorders, he would have had himself worshiped like a god, and would have found worshipers. We need only look, among other things, at those monuments so out of all proportion, so *outrés*, to say the least,—to his statue on the 'Place des Victoires' and his pagan dedication in which he took such an exquisite pleasure." The later years of this monarch's reign were as barren in the field of literature as they were disastrous to the nation in general.

Literature was under the ban of the monarchy and the monarch himself was the bigoted tool of fanatics. A change could come only, if at all, at the death of the

king. This occurred in 1715. From this time on, new influences became potent in France. Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, represented the new tendencies and inaugurated a struggle which reached its conclusion in the great revolution of 1789. The scientific and philosophical tendencies of the age found their most complete expression in the great encyclopedia which was published after many years of strenuous efforts under the direction of Diderot. D'Alembert (1717-1783), a distinguished mathematician and an intimate friend and protégé of Voltaire, wrote the preface of the great work which was begun in 1744. It was at first intended to be a translation of Chambers's encyclopedia, published in England about 1728, but soon went far beyond its limits. The most eminent thinkers and philosophers, scientists and artists, contributed to it, among them Diderot himself, d'Alembert, Maupertuis, Bernouilli, Helvétius, Grimm, d'Holbach, Rousseau, and Voltaire. The work soon became a synonym for infidelity and atheism, and the more prominent contributors were classified under the general term of "encyclopedists." The scientific spirit which demanded exact proof came in conflict with received opinions. The struggle was bitter on both sides, and both parties were guilty of intolerance and obstinacy, but in the end the "encyclopedists" triumphed in so far as they were in the right, while the partisans of the other side sought consolation in flat denial or in the policy of ignoring their opponents. The principal mouthpiece of the new views and discoveries, the most persistent as well as the most eloquent enemy of

superstition and intolerance, the man whose name is more particularly associated with the new century, the century of enlightenment as it has been called, was Voltaire, of whom we will now speak somewhat in detail, as no cursory mention can give the student any but worthless and superficial impressions of his strangely composite personality, and the varied nature of his work.

## I. VOLTAIRE

### 1. *EARLY YOUTH AND EDUCATION, 1694-1715*

The name "Voltaire" is supposed to be an anagram for *Arouet le jeune*, by taking *u* as equivalent to *v*, *j* as *i*, and omitting the letters *e* in *le* and *eune* in *jeune*. The author's real name was François Marie Arouet. The family belonged to the burgher class and lived in easy circumstances in Paris. Here, as late and accurate investigations have shown, François Marie was born November 21, 1694. He was the youngest of five children and so delicate and sickly during the first weeks of his life that he was not expected to live. His father was a notary who had a lucrative practice among some of the most aristocratic families. His mother was a woman of distinguished manners, intelligent, and cultivated. The poet Rochebrune and the abbé de Châteauneuf were frequent guests of the family, the abbé being a godfather of young François on whose education he exercised a very decisive influence. His mother died when he was only seven years old. He stayed with his father until he was ten, when the latter sent him to the *collège Louis-le-grand* which was conducted by Jesuits and considered most aristocratic.



Among his teachers the prefect, father Thoulié, became subsequently known as the abbé d'Olivet which name he had composed of the letters in his real name, omitting the *h*. He and some of the professors sustained pleasant relations to their distinguished pupil as long as they lived. The training young Arouet received here seems to have been as good as any that could have been given at that time to a future writer, but their pupil complained at a later period that he learned nothing of modern history at the college, that he did not know Francis I. had lost the battle of Pavia, nor where Pavia was situated, nor matters of equal importance. The prefect favored the performance of plays in Latin to perfect his pupils in the use of this language, but also encouraged poetic attempts in French. This gave occasion to François to show his poetical talent at an early age. When twelve years old he became known as a poet even outside the college by a petition in verse which he addressed to the dauphin (crown-prince) in favor of an old invalid who had seen service in the dauphin's own regiment. He proved a talented and diligent scholar, gained many prizes for excellence in scholarship, and won the friendship of his aristocratic fellow students, some of whom, like the brothers d'Argenson and count Argental, who rose to high positions in the government, proved later very useful to him and remained his friends and patrons through life. When still quite young he was presented to the notorious Ninon de l'Enclos, then over eighty years old, who remembered him in a legacy of about four hundred dollars "to buy books with." Voltaire

often referred to this circumstance in later life and expressed his gratitude in various ways, especially in a letter which is considered a brief biographical masterpiece.

At the age of sixteen he left this college to study law, in accordance with the wish of his father who looked upon the literary profession as only a certain means to remain poor and die of starvation. His son did not intend to remain poor. He commenced early to take advantage of his aristocratic connections to speculate in state papers and to profit by changes in the policy of the leading financiers and of the ministry. When he was an old man he wrote the following passage which throws light upon his method and his views: "I am asked by what art I have succeeded in living like a 'farmer of the public revenue.' It may be well for me to answer this question in order that my example may help others. I have seen so many literary men who were poor and despised that I made up my mind long ago not to increase their number. In France a man is either hammer or anvil. I was born an anvil. A small inheritance will become smaller day by day, because everything becomes dearer in the course of time, and also because the government lays its hands on private revenues and money. One has to watch attentively all the operations in the finances of the state undertaken by a ministry always in debt and wavering. There is always one or the other from which a private individual can draw a profit without placing himself under obligation to anyone, and nothing is so pleasant as to build up one's own fortune. The first

step is somewhat difficult, the following steps are easy. A person must be saving in his youth in order to find, when he gets old, a total of resources which will cause him to be astonished. That is the time when one stands most in need of a fortune and enjoys it most. After having lived with kings, I have made myself a king on my own estate in spite of enormous losses."

His father's purpose to make him pursue the profession of a lawyer or a notary had been thwarted by the influence of the abbé de Châteauneuf while the young man was yet a pupil at college. At that early age the abbé introduced him to a society of free-thinkers and profligates, the "society of the Temple." It consisted of members of the higher aristocracy. There were princes and dukes, and not a few members of the secular clergy. Witty and malicious remarks about prominent persons were freely indulged in, and religion and good morals ridiculed at riotous banquets. Above all there was a chance for the most lively and unrestrained conversation and the opportunity for young Arouet to develop and use his extraordinary social talents.

A few years after the death of the abbé, his brother, the marquis de Châteauneuf, was prevailed on by the young man's father to take Arouet with him, as a page, when in 1713 he went to the Hague as ambassador. François took this opportunity to fall in love with a young lady, was refused by her mother on account of his youth and lack of visible resources, and behaved in such a way that the marquis sent him back to his father after writing to the latter a report of his

son's conduct. It seems that now the father exerted his authority more seriously, making his son study law in an office, but without being able to foresee that another young man in the office, one Thieriot, shared the poetic ambition of his son, that the two visited the theatres and wrote verses, and that young Arouet devoted himself earnestly to the work of writing a drama, his Oedipus (*Oedipe*). An opportunity to visit the marquis de Caumartin at his estate of St. Ange near Fontainebleau proved of great importance. De Caumartin had occupied several responsible positions under Louis XIV., knew intimately the history of this monarch's reign, and was an enthusiastic admirer of Henry IV. and his minister Sully. The walls of his mansion were covered with the portraits of these persons, and young Arouet listened with the most intense attention to the reminiscences of his friend and protector. The impressions he received here were permanent. They led him to produce two of his most prominent works, an epic poem, *La Henriade*, in which he celebrated the life and deeds of Henry IV., and his best historical work, the *Siècle de Louis XIV.*

## 2. UNDER THE REGENCY

Thus far the life and education of the young author had gone on while yet the old king lived and the baneful influence of his later rule continued. But in September 1715 Louis XIV. died, the poet being then twenty-one years old. It is important to notice these dates. The part that Arouet subsequently played in France and in Europe was determined in the first place

by the fact that his youth was passed under a rule that had gradually produced the most extraordinary abuses, which were continued under the successors of Louis XIV. However, a change took place which led to a reaction. During the minority of Louis XV. duke Philip of Orleans acted as regent of the realm. This change of rulers brought on a great change in morals. Religious cant and bigotry gave way to unrestricted license and shameless profligacy. The court no longer set an example of bigotry, but was a powerful illustration of the French saying, *les extrêmes se touchent*, "extremes meet." The caricature of religion had given way to the exaggeration of vice. Pasquils and satirical verses abounded, and young Arouet was prominent among those who wrote them. Though he denied his authorship, a trick of which he made use throughout his life, in order to escape disagreeable and dangerous consequences,—he was not believed. He was banished from the city, but was soon allowed to return, and was even pleasantly received by the regent. It was not long, however, before he offended again, and this time he could not deny his guilt, because he had confessed his authorship to a friendly army officer who proved to be a spy of the government. He had now to take up his residence in the Bastille where he stayed eleven months, until April 1718. He was leniently treated and used his leisure to work on his *Henriade*, studying at the same time Vergil and Homer.

After his release he devoted all his efforts to get *Oedipe* on the stage. He succeeded, and the play was presented for the first time by the distinguished

troupe of the *Théâtre-français*, November 18, 1719, he himself taking part in the performance in the character of the slave who bore the train of the chief priest. This prank, characteristic of his mischievous and irreverent temper, did not hurt the success of the play, which was very great. It was performed forty-five times in succession and made young Arouet famous. The duke of Orleans granted him a donation of money and a medal, and his duchess accepted the dedication of the work in print. On the title page was seen for the first time the name *Arouet de Voltaire*. In using the *de* the author followed the example of Molière and others who were not entitled to this particle denoting noble descent. Afterwards the name of Voltaire was the only one which he used as an author.

Soon after this the poet again fell into disgrace, though this time without his fault, as the pasquil attributed to him was subsequently found to be from the pen of another. Forced to leave Paris in May, 1719, he moved from one aristocratic country seat to another, everywhere joyfully received on account of his eminent social talents, his witty conversation, and his fame as an author. On his return to Paris he brought out his play *Artémire*, which proved a failure, and completed his *Henriade* in its first form. After the death of his father, in 1722, he engaged in a lawsuit with his brother on account of a question of inheritance, which lasted several years. Lawsuits took up a good part of his time throughout his life. He was never willing to yield to an unjust claim, and always anxious, first to lay the foundations of a great fortune and then to increase

it. Without resorting to downright dishonesty he would keep a sharp look-out for pecuniary gain, flatter high officials, even the most corrupt, as for instance the infamous Cardinal Dubois, the influential minister of the regent. And yet, when his personality was hurt, he would forget all prudence. Being at dinner with the war minister, in 1722, he met there the officer who had betrayed him five years before. "I knew very well," he blurted out, "that the government employs spies, but I did not know that they are rewarded by being allowed to dine with members of the ministry." The spy took his revenge, being sure of the protection of the minister, by lying in wait for Voltaire and giving him a severe beating. Voltaire tried every means to obtain the punishment of the man, but with only partial success. He now undertook a journey to the Netherlands. In Brussels he met J. B. Rousseau who lived there in banishment. The two poets did not live long in peace. Rousseau disliked Voltaire's impiety, and Voltaire said of Rousseau's "Ode to Posterity" that it would not reach its address. A war of pamphlets arose in which Voltaire said many uncharitable things, as for instance that Rousseau's father had been the shoemaker of his, Voltaire's, father.

In 1724 his *Henriade* was printed in Rouen. Copies smuggled into Paris were sold secretly, but soon every one knew the poem. The belief was general that France had now an epic poem worthy to be named with the Iliad and Aeneid. The *Henriade* lacks in really poetic qualities, but contains many fine thoughts and sentiments which, however, are often out of keeping

with the real purposes of an epic poem. To-day it is but little read. In the same year appeared also a new tragedy by Voltaire, *Mariamne*, which he had to re-write in order to make it acceptable to the public. The next year, 1725, he attended the nuptials of the new king, Louis XV., with the daughter of the former king of Poland. During the festivities his dramas were played and he received a pension from the queen. The king had given him one some time before. In order to strengthen his position at court Voltaire now pursued the policy of making himself very agreeable to the ladies favored by the king's prime ministers, and later to the different mistresses of this dissolute ruler; but he had undervalued the influence of the queen who could not forgive such conduct, and this is probably one of the reasons why he never succeeded in gaining a footing at the royal court, the object of his highest ambition, and that he was thwarted for a long time in his attempts to enter the French Academy. Toward the end of the same year something occurred which put a stop to all such hopes for the following three or four years at any rate.

One evening, at the theatre, the chevalier de Rohan-Chabot, angered by some remark of Voltaire, asked him: "Mr. Voltaire, Mr. Arouet, what is your name?" He repeated the question a few days later, and this time in the presence of the famous actress Lecouvreur. Voltaire gave a spirited answer which made the chevalier lift up his cane. Nothing further occurred on this occasion, but a few days later, while at dinner with the duke of Sully, Voltaire was called out by a



servant whom he accompanied to a carriage. Here he was seized by two men and brutally beaten, the chevalier, seated in another carriage, looking on and "commanding the workmen," as he afterwards boastingly remarked. A complaint to Sully, at whose house the insult was perpetrated and who ought to have insisted on redress, remained without effect, as the Rohans were a family of high connections whom no one dared to offend, and Voltaire was only a commoner. Voltaire now threatened to obtain satisfaction in another way. He sought the society of rowdies and prizefighters. To prevent a surprise the Rohan family obtained a *lettre de cachet*, and Voltaire was once more placed in the Bastille (April 17, 1726). He was decently treated and soon released (May 2) on condition that he would leave France. He concluded to go to England. His jailer took him to Calais and did not leave him until the ship set sail.

3. IN ENGLAND, 1726-1729

Voltaire was not quite thirty-two years old when he landed in England. He stayed in this country nearly three years, a period which was very fruitful for his subsequent career. He learned the language of the country, studied the philosophy of Locke and the scientific works of Newton, and witnessed the performance of the best of Shakespeare's dramas. At this time the religious movement, (also called anti-religious), known as deism, was fashionable in England whence it spread to France and the rest of Europe. Voltaire ardently embraced its doctrines and never swerved from them. It is

important to notice that what is often called "French infidelity" is of English origin, though in a wider sense it is due to the remarkable scientific discoveries which from the times of Copernicus, Kepler, Galileo, Harvey, and others had profoundly shaken the hitherto uncritical belief taught by men who had paid no attention to scientific progress. The example of Newton, who remained faithful to the old forms of belief, presents the noteworthy fact that the most exact science and the most rigid orthodoxy may be upheld by a man of genius who was the highest representative of exact scientific thought at this time. What impressed Voltaire most favorably in England was the high respect given to prominent authors. The income and the social status of men like Addison, Swift, and Pope had no counterpart in France. He beheld with wonder the spectacle of Newton's funeral and the interment of his remains in Westminster Abbey. He was not so much impressed with the English theatre, but admitted that Shakespeare, though a barbarian, had been a man of genius. In the preface to his drama *Sémiramis* occurs the following passage: "I am surely very far from justifying the tragedy of Hamlet in all respects. It is a rude, barbarous piece which in France and Italy would not be tolerated by the lowest classes. Hamlet goes insane in the second act, his mistress in the third; the prince stabs her father under the pretext of killing a rat, and the heroine jumps into the water. Her grave is prepared on the stage; the gravediggers indulge in jokes, while holding skulls in their hands. The prince answers their abominably coarse talk by

foolish sallies that are no less disgusting. Meanwhile, one of the acting persons makes the conquest of Poland, etc., etc. One might believe this work to be the product of the imagination of a drunken savage." "But," he continues further on, "among these gross irregularities which make the English theatre even to-day absurd and barbarous, we find in Hamlet sublime traits worthy of the greatest genius. It seems as though nature had pleased herself by combining in the head of this poet what is most powerful and grand with what is lowest and most disgusting." On another occasion he sees in Shakespeare, if compared with the French classics, a "village clown."

That Shakespeare nevertheless made a great impression on him we see in the fact that he imitated several of Shakespeare's plays, though more or less timidly, in some of his best dramas, not only in *Sémiramis* ("Hamlet"), but in *la Mort de César* ("Julius Caesar"), in *Tancrède* ("Romeo and Juliet"), and in his best tragedy, *Zaïre* ("Othello"). While in England he commenced his *Histoire de Charles XII*, a very attractive and interesting book, but full of inaccuracies; his tragedy *Brutus*, which also showed the influence of Shakespeare; and his famous letters *Sur les Anglais*, which were afterwards better known as *Lettres Philosophiques*.

#### 4. RETURN TO FRANCE. IN PARIS, 1729-1734

Having received permission to return in 1727 Voltaire made use of it in 1729 and again took up his residence in Paris. A year after his return, his friend, the

great actress Adrienne Lecouvreur, died and was refused a decent burial on account of her profession. The poet expressed his indignation in verses which made him many enemies. In 1732 he published an epistle (*à Uranie*) which he had written long before this time. This poem contains his principal religious views and caused such indignation that the archbishop of Paris had him arraigned in court. He escaped further consequences by simply denying his authorship, but in order to punish his persecutors he wrote his *Temple du Gout* partly in prose and partly in verse, in which he scourges pedantic philologists, narrow-minded interpreters who edit the thoughts of others but "do not think themselves," literary quacks, and all enemies of good taste. The storm of indignation this work caused was, however, soon hushed in the enthusiastic applause which he gained by his finest and most successful drama, *Zaire*. It was presented in August of the same year, 1732, and marks the climax of his fame as a dramatist. But his popularity as a dramatic author could not gain him forgiveness for his political and religious opinions expressed in his *Lettres Philosophiques*.

This work appeared in 1734 and was at once declared to be "offensive to religion and good morals, and contrary to the respect due to established authority." It was torn in pieces by the public executioner and burned. Voltaire was compelled to seek refuge in flight, as an order to put him into the Bastille had been issued. Two extracts from the book explain sufficiently why both the government and the clergy consid-

ered themselves gravely injured: "The English people is the only one on earth which has succeeded, by its resistance, to regulate the royal power, and which, by a series of efforts, has finally given itself that wise form of government where the sovereign has all the power to do good, while his hands are tied to do the bad; where the nobles are great without arrogance and without vassals, and the people have a share in the government without disorder." The following remark is severe on the French clergy: "If we tell the English about our abbés, who, raised by the intrigues of women to the rank of prelates, live in open dissipation, make amorous verses and give every day fine and long *soupers*, whence they rise to pray for illumination by the Holy Spirit and pass themselves off as successors to the apostles: the English thank God that they are protestants." The writer adds with calculated malice: "But then, these English are miserable heretics worthy to burn with all the devils, to use a phrase of Master Rabelais, and therefore I will have nothing to do with them."

5. VOLTAIRE'S STAY AT CIREY, 1734-1749

In 1733 the poet had made the acquaintance of the marquise du Châtelet who owned a dilapidated estate in Cirey near the Lorraine frontier. Here he sought refuge and spent what probably were the sixteen happiest years of his life, though he often left Cirey for business in Paris and elsewhere. He had the place renovated and luxuriously furnished, built a stage on which both he and the marquise often exhibited their mimic art, and added a gallery for the scientific apparatus needed

by the lady who had the distinction, rare at that time, of being a capable student of physical science. Among her teachers were men like Bernouilli and Maupertuis, who visited her at Cirey and gave her what help she needed for her translation of Newton's "Principia." As Voltaire's studies lay in the same direction the two lived in harmony until 1747, when there was a short interruption due to an apparently insuperable difficulty. But the poet, realizing that he had passed his fiftieth year, resigned himself and continued his stay until the death of the marquise in 1749. In this rural retreat he wrote *Alzire*, one of his best dramas, the subject being taken from the new world, *Mérope*, and *Mahomet*. *Mérope* was brought out in Paris in 1743, and gained for the author the honor, unusual at that time, of a call before the footlights by the enthusiastic audience. *Mahomet* he saw performed in Lille, in 1741. The piece was not permitted to appear in Paris until nine years later. He wrote also,—besides two didactic poems, *Le Mondain*, and *Le Discours sur l'Homme*, the latter an imitation of Pope,—his most disreputable poem, *La Pucelle* ("The Maid of Orleans"), in conscious contrast with Chapelain's (1595-1674) dull and very bigoted epic which treated the subject in an ultra-solemn style. Being a master of ridicule he gave a striking proof both of his skill in the use of irreverent jesting and of his dislike for everything that savored of superstition. But knowing that he would never be forgiven for this sacrilegious composition by the Roman Catholic clergy, he did not allow it to be printed.

In 1745 he succeeded in regaining the favor of the

court, though only for a few years. He saw that it was absolutely necessary for him to gain the protection of the Jesuits who retained their influence at court. Accordingly he wrote a very flattering letter to the president (prefect) of the college which had graduated him in which he offered to submit himself in everything to the judgment of the church. This letter had a favorable effect which was heightened by a success he achieved at the dauphin's wedding. He wrote a very light operetta, *La Princesse de Navarre*, for which Rameau furnished the music. It was produced in Versailles with all the splendor of outfit which was customary on such occasions. This success opened for him the doors of the French Academy and procured him the office of "historiographer of France" and "gentleman of the bedchamber," which latter office he was permitted to sell while retaining the title and rank which it conferred. The poet saw the humorous side of all this and expressed it in an epigram which may be translated as follows:

Neither my Henriade nor my Zaïre,  
Nor my American Alzire  
Have ever caused the king to look at me.  
A crowd of enemies I had and little reputation!  
But when a farce I gave to court and nation  
Then fortune forthwith smiled on me.

Soon new difficulties arose. The marquise lost eighty thousand livres at the gambling table in the royal palace. Voltaire said to her in English that her partners were sharpers. But he was understood and the result was that he had to leave Paris, though only for a short

time. In 1747 he was again in Cirey. His transient success at court had enabled him to visit Frederic the Great in a *quasi* diplomatic capacity. After the death of the marquise he concluded to accept the Prussian king's invitation to take up his residence in Berlin. Before taking this step he had produced, in 1749, two tragedies by re-working Crébillon's *Catiline* and *Électre* under the titles of *Rome Sauvée* and *Oreste*. The former he improved in Berlin and ranked it among his very best dramas. Having offended the queen by a flattering madrigal in honor of the king's mistress, he discovered that the queen's influence was great enough to cause him to be coldly received and as coldly dismissed by the king when he asked the latter for leave of absence to take up his residence at the Prussian court.

6. AT THE COURT OF FREDERIC THE GREAT, 1750-1753

The mistress of Louis XV., the notorious Pompadour, had charged Voltaire with a compliment for King Frederic, but when he delivered the message Frederic answered coldly: "I do not know her." He had reason to regret this answer some years later. Voltaire had stipulated for a liberal salary and abundant compensation for the journey. The king overwhelmed him with delicate flatteries. Voltaire wrote to Argental: "I am at present in this place, formerly wild, now as much beautified by the fine arts as ennobled by fame, —opera and theatre, philosophy and poetry, a hero who is at the same time a philosopher and a poet, grandeur and grace, grenadiers and muses, war trumpets and violins, platonic banquets, society and freedom." And



later to his niece: "My business is to do nothing . . . one hour a day I give to the king in order to improve a little his works in prose and verse. I am his grammarian, not his chamberlain." But he had received the rank of chamberlain and drew the salary connected with the office.

All might have continued pleasant for both parties, had Voltaire been able to control two of the strongest impulses of his nature; his impatience and vindictiveness on receiving a slight, and his eagerness to derive a profit from any chance that might offer. Frederic had made Maupertuis president of the Berlin academy of sciences. It is probable that Maupertuis, proud of his rank as a scientist and as president, gave his countryman some reason to be dissatisfied. At any rate Voltaire became his enemy and pursued him with jests and malicious verses, finally going so far as to expose him to ridicule in every capital of Europe by the publication of a pamphlet in which he unmercifully satirized his opponent under the name and title of "Doctor Akakia." The anger of the king was great. What irritated him especially was the cunning which Voltaire had employed in procuring the permission to print the book. He had asked to publish an answer to some of Bolingbroke's detractors, but had coolly substituted this satire on a man who was under the protection of the king and represented the highest scientific institution in the land.

Before matters had reached this point Voltaire had disgusted the king in various other ways, chiefly by a rather unscrupulous attempt to make money by buy-

ing up treasury notes in Saxony at a low rate and passing them off for the full amount in Prussia, taking advantage of an article in the treaty of peace between the two countries. In Prussia such manipulations were forbidden, but Voltaire engaged the services of a Jewish agent. Finding that the latter wished to cheat him he commenced a lawsuit which he won, but which did not leave his reputation free from the suspicion of unfair dealing. The upshot of it all was that Voltaire, frightened by the indignation of the king at the treatment his president of the Academy had received, returned the insignia of his office, and asked for leave of absence to recruit his health at Plombières, a watering place in France. Before this Frederic had answered Voltaire's request to be allowed to visit him in Potsdam as follows: "If you can make up your mind to live as a philosopher, I shall be glad to see you. But if you abandon yourself to the heat of your passion and enter into quarrels with every one, you will do me no favor by coming here, and you may as well stay in Berlin." A few days later he wrote: "If you wish to come here you may do so. I hear nothing here of lawsuits, not even of yours. As you have won it I congratulate you and am glad that this miserable affair is at an end. I hope you will have no more such squabbles, either with the old testament or the new. Such things dishonor you, and you would not be able, with the gifts of the finest mind in France, to cover up the stains which such a conduct could not but imprint on you in the long run."

Voltaire finally left Berlin after giving his promise

to the king that he would not write any more against Maupertuis, but arriving at Leipzig, he received a threatening letter from the latter which made him forget his promise. He answered this letter in the Leipzig Gazette. The king discovered this breach of faith, and fearing that Voltaire might turn his power of ridicule against himself, sent word to his agents in Frankfort not to allow Voltaire to leave that city until he had returned a package of poems which had been left in his possession for the purpose of revising and correcting them. Unfortunately this package had been left in Gotha, and before it could be sent to Frankfort and the king's permission for the continuance of the journey obtained from Berlin, Voltaire had left the city in secrecy, but was overtaken and treated with some rudeness by the angry officer who was responsible for him. Voltaire never forgave Frederic, to whose charge he laid this treatment, though he renewed his correspondence with him. In order to avenge the insult he wrote a scandalous book on the king's private life which he did not allow to be printed while he lived, but which was published after his death.

Frederic seems to have pardoned Voltaire completely for the disappointment he had caused him in Berlin. The king's utterances as to Voltaire's genius are typical of the esteem in which the latter was held by the most eminent men of his time, hence a quotation or two from them may here find a place. In 1759, at a most critical period of the Seven Years' War, the king wrote: "Taking it all in all, you have caused me more pleasure than vexation. I am more delighted by your works than

hurt by your malice. If you had no faults you would humiliate the human race too much and the world would have reason to envy you your superiority." And again: "I value in you the finest genius that the centuries have brought forth, I admire your verses, I love your prose, especially those short pieces in your miscellaneous works. No writer before you has ever had such delicate tact, such refined and unerring taste. You are enchanting in conversation; you know, at the same time, how to instruct and to delight. You are the most irresistible creature I know. Every one must love you as soon as you desire it. You have so much intellectual gracefulness, that you are able to give offence and at the same time win the indulgence of him who knows you. You would be perfect if you were not human." During the last years of Voltaire's life, the king wrote him: "I have had a violent attack of the gout, my arms and feet were tied up and rigid, when your two books arrived. These books were a great solace for me. While reading them I thanked heaven a thousand times for having given you to the world."

It was during his stay at Berlin that Voltaire completed his *Siècle de Louis XIV*, his best historical work, though not free from errors and somewhat marred by the uncritical admiration the author shows for the king whom he seeks to excuse in every possible way. He also wrote a didactic poem, *La Loi Naturelle*, in four parts, added some parts to his *Pucelle*, and, as throughout his life, carried on a polemic warfare with other authors, as, for instance, the one with President Maupertuis.

## 7. HIS STAY AT DÉLICES AND AT FERNEY, 1755-1778

Voltaire did not go to Plombières because he discovered that his adversary, Maupertuis, was already there. For a brief time he stayed, first in Strassburg, then in Colmar, attending to the printing of his *Annales de l'Empire*, a work he had undertaken at the request of a German princess. His hopes were still fixed on Paris, and, learning that the reason why they were not realized was in his religious attitude, he publicly partook of communion on Easter 1754, in the church. This did not help him. He made then some attempts to return to the court of Frederic, but these also failed. In Paris there appeared now, though only in strict privacy, copies of his *Pucelle*. Aside from its irreverent tone the poem became very offensive to the ruling classes, and especially to the king and his mistresses, by many passages which the author subsequently expunged as not being due to his pen. But this trick no longer found believers.

Thus cut off from success in France, Voltaire directed his steps to Geneva, where he arrived during the latter part of December 1754. In the neighborhood of this city he subsequently bought considerable property, choosing a place called "Délices" as his residence. Here he lived for several years, improving the place and playing the part of a country gentleman. In 1758 he bought two places on French territory, in the district of Gex, a short distance from Geneva. One of these, Ferney, now became his permanent home, and henceforth he formed the habit of calling himself the "hermit," and finally the "patri-

arch" of Ferney. His possessions were extensive, covering about twenty square miles, and he could say that, after having sought so long the favor of kings, he was now a little king himself on his own territory. Ferney was a small village which had lost most of its population during the persecution of the Huguenots. Voltaire used his means freely to build it up again and attract population. He was benevolent, liberal, generous.

His literary activity continued with unabated vigor, and the last twenty years of his life contain what many consider the principal part of his work as an author of European importance. A great part of this work was of a polemical nature and directed against revealed religion. In this he followed in the footsteps of the English deists. He seems to have had the fixed idea that all misfortune in the world was due to the overweening pride and obstinacy of orthodox believers, whence was born that fanatical intolerance which had caused the horrors of the Albigenese crusade, the massacre of St. Bartholomew, the cruel persecution of the Huguenots, and so many merciless wars, and which was still as fierce and uncompromising as ever. He often used the phrase, *Écrasez l'Infâme*, "Crush the infamous one." He evidently meant religious intolerance, for as he used the adjective in the feminine gender he can scarcely have meant anything else. He maintained excellent relations with the distinguished mathematician and co-editor of the encyclopedia, d'Alembert; but with Diderot, the principal editor, his relations were never intimate. However, he contributed a number of articles to this monumental work.

As he now lived in the neighborhood of the native country of Rousseau, it might have been expected that the two men would meet, sooner or later, on a friendly footing; but this was not the case. Jean Jacques Rousseau, born 1712, hence eighteen years younger than Voltaire, at first approached the latter with deference and respect, but it soon became evident that the two men held opposite views on subjects in which both were deeply interested. In his poem, *Le Mondain*, the older had attributed all human civilization to the progress of art and science, but Rousseau wrote the celebrated essay *Sur l'influence des Arts et des Sciences sur les Mœurs*, in which he tried to prove the exact opposite. Another treatise by Rousseau, *Sur l'Origine et le Fondement de l'Inégalité parmi les Hommes*, could not please Voltaire any better. He called it Rousseau's "new book against the human race," but invited the author, in 1755, to visit him "in order to fortify his health in the air of his native country, and to keep him company in drinking the milk of his cows and mowing off the grass of his meadows." In this year occurred the great earthquake of Lisbon which caused the sudden destruction of many thousands of human beings. Voltaire wrote a poem on this event in which Rousseau saw an attack on deity. In 1760 the two fell out completely. Rousseau now wrote his celebrated work on education, *Émile*, which the government of Geneva, upon the complaint of the Calvinistic clergy, caused to be burned, issuing at the same time a decree for the arrest of the author. Voltaire laughed, for Rousseau had bitterly assailed him on account of

his views on the theatre, charging him with undermining public morals; and now this same clergy, while it tolerated Voltaire, had become the mortal enemy of Rousseau in spite of the latter's opposition to the theatre and his earnest advocacy of a firm belief in a beneficent deity in that famous chapter of his *Émile* which contains the "Confession of Faith of a Savoyard Vicar." This confession had impressed Voltaire greatly, and he now tried to write something in the same style. In order to do this safely he published his writings under various names, English, German, Polish, etc.

During his rural life on and near the borders of the lake of Geneva, Voltaire, now sixty years old, entered on an activity so extraordinary that it was chiefly during this period, from his sixtieth to his eighty-fourth year, that he gained that fame which justified Carlyle in saying of him: "With the single exception of Luther, there is perhaps, in these modern ages, no other man of a merely intellectual character whose influence and reputation have become so entirely European as those of Voltaire." Here he wrote a number of stories more or less humorous or witty, though often hiding a very sad truth. Humorously in *Memnon*, rather seriously in *Zadig*, he had before this presented the rabbinical subject, why God permitted evil to enter the world. In *Candide*, written soon after the Lisbon disaster, he ridicules, in part with cynical coarseness, the doctrine that this world is the best of all possible worlds. Other stories illustrate similar ideas in the form of adventures in various parts of the world, even including the



stars. In *Micromégas*, an inhabitant, one hundred and twenty thousand feet high, of a planet circling around Sirius, visits the earth in company with an inhabitant of Saturn who is only sixty thousand feet high. They need a microscope in order to discover the inhabitants of the earth. *La Princesse de Babylone*, *Les Lettres d'Amabel*, *Les Lettres de Scarmantabo*, *L'Histoire de Jenny*, and *La Vision de Babouc*, transport us into foreign countries, though as a rule France and Paris are meant, as for instance in the last named story in which Paris is described under the name of Persepolis. His *Ingénu* ("The Natural Man") has no didactic tendency, but is a partly humorous, partly sad illustration of the contrast between the naturally good and honest instincts and intentions of a young man who was raised in Canada, and to whom the artificiality and wickedness of European life cause much surprise, trouble, and sorrow. Besides these stories in prose he wrote many others in verse. It should be noted that none of these betray the influence of age, but for the most part seem to be the products of a young man who cares little for propriety, but is carried away by his irresistible fund of vitality and passionate interest in life. The most remarkable fact in this connection is that in 1760, when he was in his sixty-sixth year, he wrote *Tancrède*, a drama which scarcely yields to *Zaïre* in passionate intensity, and is justly ranked among his finest productions.

Voltaire is often spoken of as a philosopher, but we can only admit that his ever active brain seriously tried to answer the most serious questions

of philosophy, without coming any nearer to a solution than the rest of thinkers. He followed Locke in the most important lines of thought, and originated no method that could be called philosophical. But he was ever anxious to discover the truth, though often prevented by prejudice from admitting the evidence placed before him. Bound to deny a deluge, he would not believe that there were petrified mussel shells on the Alps. He preferred to believe that these shells had dropped from the hats of pilgrims as they crossed these mountains on their way from or to Rome. In Ferney he also completed his *Philosophie de l'Histoire* and *Essai sur l'Histoire de l'Esprit humain du temps de Charlemagne jusqu'à nos jours*. The latter work now forms four volumes of the octavo edition of Voltaire's works. It may be said to serve as an introduction to his history of Louis XIV.

But events in his neighborhood also attracted his attention, and sometimes engaged all his mental faculties. He had learned that a niece of the great Corneille was staying at a convent, in needy circumstances. The young girl was only a distant relation of Pierre Corneille, but Voltaire adopted her, took care of her education, and married her to a gentleman near Ferney. He took great pride in a theatre he had put up at his mansion. Mademoiselle Corneille and himself appeared on it repeatedly, and sometimes there were hundreds of guests, some of them having come all the way from Turin and Lyons.

These peaceful occupations were, however, suddenly abandoned for a cause of humanity which does the

greatest honor to Voltaire. On March 9, 1762, Jean Calas, over seventy years old and a Huguenot, was executed at Toulouse on the charge of having strangled his eldest son. The young man was found by his younger brother suspended to a rope in his father's house. The rumor spread among the fanatical population that his own father had strangled him because he had been on the point of turning Catholic. The parliament of Toulouse decided that the father was guilty, and his youngest son, who was the first to discover the corpse, partly so. The father was accordingly executed, his body being broken on the wheel, and his youngest son banished for life. Voltaire made the acquaintance of the young man, who had fled in terror, questioned him closely and came to the conclusion that he had before him a member of a thoroughly moral family. Other inquiries confirmed this conclusion. He now commenced a memorable campaign to have the judgment set aside, and the family restored to their possessions. After three years he succeeded. During this time, he afterwards said, no smile had curled his lips for which he had not censured himself. Aside from a vast number of letters which he had written, his *Traité sur la Tolérance* greatly helped to bring about this result. D'Alembert wrote to him: "That the Calas family gained their suit so completely they owe to you. You alone set France and all Europe in motion in their favor." The king granted the unfortunate family an indemnity of thirty-six thousand livres.

Before this matter was settled, another case of religious fanaticism, in the winter of 1761-62, engaged the

sympathetic activity of Voltaire. At Castres, near Toulouse, the youngest daughter of the protestant family Sirven had been presented to the bishop who, learning that she was a protestant, had her confined in a convent-like asylum to be there prepared for entering the Catholic church. The girl was cruelly treated when she refused to change her religion, she ran away and in a fit of insanity threw herself into a well in an open field. Again the population was seized with a fanatical rage, and the terrified family fled to Switzerland. Sentence was then passed on them: the parents to suffer death, the sisters to be banished, and all their property to be confiscated. Voltaire secured their rights to this family also, though it cost him even greater efforts to attain this result.

While these horrors occurred in the south, Abbéville in the north was the scene of an execution which sent a shudder through all Europe. Two young men, neither above seventeen, were accused of having damaged a wooden crucifix attached to a bridge, not to have taken off their hats before a religious procession, and to have sung some irreverent verses. One of the young men, d'Étallonde, escaped to Germany where he took service in the Prussian army, Frederic befriending him upon the recommendation of Voltaire. The sentence pronounced upon him was that his tongue should be cut out, his right hand cut off, and his body burned alive in the market-place. The name of the other was de la Barre. In his case the sentence was mitigated. He was put to the rack, then decapitated, and finally burned, June 5, 1766. D'Alembert saw

only the absurd side of the horrible proceeding, but Voltaire was overwhelmed with grief and indignation. He wrote to his friend: "No, there is no time now for jests. Jokes will not go with butcheries. What? In Abbéville they condemn children of sixteen years, and the sentence is confirmed, and the nation is satisfied? The affair is barely mentioned by people; they turn and go to the Comic Opera! It is perhaps disgraceful that, at my age, I still feel so vividly. I weep over the young man whose tongue is torn out, while you, my friend, use yours to tell me very pretty things. . . . You are still young, and I am an old and sick man,—excuse my sadness!"

The strange mixture of generosity and devotion of the best kind with cunning of a very ordinary sort in the character of Voltaire is such a striking feature that we notice it in every period of his life. In his seventy-fourth year he played the boyish prank of leading the priest of his parish into the belief that he was entitled to receive the sacrament, the bishop of the diocese having strictly prohibited the act except upon Voltaire's signing a confession and receiving absolution. He stayed in bed over a week, made believe that he was dangerously sick, and sent for a monk to hear his confession. The priest came afterwards and, supposing that the condition had been fulfilled, which was not the case, administered the sacrament before witnesses. Having accomplished his object Voltaire left his bed, as soon as the company was gone, to take a walk in the garden. His secretary, Wagnière, witnessed the scene and has given an account of it.

8. *LAST VISIT TO PARIS, 1778*

In his eighty-fourth year he wrote his last tragedy, *Irène*, and upon the urging of his niece proceeded to Paris to see it put properly on the stage. On his journey, and especially in Paris, he met with such an enthusiastic reception that little persuasion was needed to make him prolong his stay. He was elected president of the Academy and commenced to work on the letter A of the new dictionary which the Academy was preparing. At the theatre he himself in his box, as well as his bust on the stage, was wreathed with flowers, crowned with laurel, and greeted with an address and the wild enthusiasm of an immense audience. "I am smothered under roses," he cried with deep emotion. But his weak emaciated body could not endure these exertions. He used opiates to enable him to work at the dictionary, and the thought of this work was uppermost in his mind at his last moments. Shortly before his death he had blessed the grandson of Benjamin Franklin, pronouncing the words: "God, Freedom, Tolerance!" Not wishing that his body should be refused decent burial, he signed a confession, that he wished to die in the holy Roman Catholic Church, which greatly shocked his faithful secretary, Wagnière, a protestant, to whom he had given, a few days before, the following statement: "I die in the adoration of God, in love for my friends, without hatred for my enemies, and with my curse upon superstition." His end came at 11:15 p. m. on May 30. In Paris his corpse was refused burial by the church. His friends conveyed his remains to the abbey of Scellières, near Troyes, of

which a nephew of Voltaire was the abbot, and succeeded in having services performed and the body interred in the church of the monastery, June 2, just before a decree of the bishop of the diocese prohibiting the act had reached the place.

Frederic the Great, though just then engaged in preparations for the war of the Bavarian succession, upon receiving the news of Voltaire's death commenced at once to write an oration in his memory which was afterwards read before the Berlin Academy. Voltaire's remains, as also Rousseau's, were finally placed in the church of Sainte Geneviève in Paris, which the revolution changed into a Pantheon. The statues of these two men, who repelled each other in life, now stand side by side in that noble temple, an eloquent reminder of the diversity of genius, and of the truth that the progress of civilization may be promoted by men of opposite natural tendencies, provided only they all work earnestly for the realization of their convictions.

Among the works of Voltaire that contribute as much as anything he wrote in prose to establish his fame as one of the greatest of prose writers known to literature, his letters deserve to be specially mentioned. His style, clear, concise, and graceful, is the instrument of thought that with him, thanks to this instrument, moves with a rapidity that anticipates objection and prejudice. In poetry, apart from the drama, he has been a master of the epigram and poetical story. In dramatic poetry he is a not unworthy successor of Corneille and Racine, more modern in his ideas, and

therefore not inaptly styled the Euripides of the three classic masters of the drama in France. Although he has written several comedies none of these rise much above the average. In spite of his wit he lacked the true *vis comica*. In politics he was an aristocrat who saw no help for the common people except through the enlightenment of kings and the upper classes. As a historian he used new forms for presenting facts, and pointed out new ways for investigation. He did not confine himself to the relation of battles and royal pageantry, but studied the people and their progress in the arts and sciences. He fought bigotry and fanatical zeal, and in spite of his irreverent attacks on revealed religion, which were soon met by counter attacks on himself, he has rendered the cause of religion a service by exposing the danger it runs when not built on intelligence and human sympathy. We cannot admire him in all he did, and must blame him for much, but while we may be unable to accept his line:

*"Je fis plus dans mon temps que Luther et Calvin,"*

we can at least admit that he was truly modest in writing:

*"Je fis un peu de bien, c'est mon meilleur mérite."*

Many of his faults must be laid to his weak and sickly body. He was very thin, very nervous, and but rarely perfectly well. Other shortcomings were vices which were looked on as venial in that dissolute century. He was very temperate, his only extravagance being the free use of coffee. His activity was wonderful. His secretary states that he slept but little, and worked



twenty hours of the twenty-four. His was not the constitution of a hero, and yet few men have fought more persistently for ideas they believed to be true. He was sufficiently punished for the mean qualities of his character, for they involved him in constant difficulties, and a great part of his life and work was wasted through them. But his sympathies were easily aroused, and when the impulse was upon him he was capable of the most generous deeds. His polemical works have now only a historical interest, but his fight for tolerance and humanity, and his excellence as a writer will always find admirers who will not allow his name to be forgotten.

## II. ZAIËRE

Out of some twenty-eight tragedies which Voltaire produced during his long life, critical opinion has singled out three or four as of peculiar excellence. They are *Zaïre*, *Mérope*, *Tancrède*, and *Alzire*. *Zaïre* probably deserves the highest rank. It is a drama of love and written under the influence of Shakespeare's "Othello" for a French audience that saw in the works of Corneille and Racine the perfection of dramatic art. Hence the conventionality of its make-up, when we compare it with Shakespeare's tragedy: no death scene on the stage, no article as insignificant as a handkerchief used as a motive to bring on a crisis, no excessive villainy in an inferior, as in Shakespeare's Iago, nothing in fact that might jar on the taste, ruled by etiquette, of the society of a French court and in which the preferences of the ladies had to be chiefly consulted. (The three unities,

of time, place, and action, must be strictly observed ; nay, as Voltaire thought, the action presented in the drama must be comprised in such limits as to time that it might have occurred within the few hours of actual representation. To write an effective modern drama under such restrictions required a high degree of skill which often appears a useless waste of energy.

Comparing *Zaïre* with "Othello" we notice the following differences. Othello is swarthy, no longer young, and not handsome, to say the least. He has won Desdemona's heart by his manliness and former suffering. His jealousy, once kindled by the diabolical skill of Iago, is fed by the knowledge he has of his own defects. His supposed rival, Cassio, is all that himself is not: handsome, young, attractive. Thus it is that jealousy could sink so deep into his heart as to produce a despondency without a parallel, and again a fury without measure. Shakespeare has worked this out in a masterly manner. In *Zaïre*, the sultan, far from being in any sense repulsive, is handsome and young and possessed of the most amiable social manners. His high station only adds to his natural advantages. There seems to be no possibility that anything could occur to change Orosmane into an Othello, for what reason could he have to suppose that a girl like *Zaïre* should forsake him for another? Here is the point where the poet's skill appears in its best light. Between his mistress and himself arises the terrible barrier of religious difference. The sultan and *Zaïre* are free from this vice, and the latter, or rather the poet himself by her mouth, tells us that our religious sentiments are formed in our

outh by those who take care of us, that our religion depends on the chance of birth, and that education is everything in this respect. Thus, even in this fine drama, the poet is haunted by the spectre of intolerance, but not merely that; he uses this very intolerance as a dramatic motive and produces an effect not often met with in dramatic composition. We realize that the Sultan, finding that his supposed rival is a Christian, must fear that this fact accounts for Zaïre's change of mind. His being a mussulman has therefore upon him an effect that is analogous with Othello's physical disadvantages. Neither Shakespeare nor Voltaire lays particular stress on this point, but the spectator or reader, drawn into sympathy with the character of the man, cannot help feeling that this must be so and that it is so.

Zaïre herself bears no other resemblance to Desdemona than that which her youth, beauty, love, and innocence suggest. She is the victim of her sentiment of pity for her father and of her promise to him not to reveal the secret of her birth. The scene in which she meets Lusignan is extremely pathetic. The poet himself, when already an old man, was once overpowered by his feelings, while acting the play in his own theatre, to such a degree that he forgot the words he had to speak at this moment, and as the prompter was also sobbing, he was compelled to extemporize a few verses. Under the influence of the deep emotion produced by this meeting Zaïre gives that fatal promise which makes it impossible for her to avoid the final catastrophe. An intercepted letter in which her brother addresses her as

*Chère Zaire* now plays a similar part to that of the handkerchief in "Othello." It confirms Orosmane's suspicions and drives him to the fatal act of stabbing Zaire who falls dead into the side scene. The play, as soon as it had appeared in Paris, was at once translated into the different languages of Europe and presented on the stages of all its capitals. The interest of the piece is centered in Orosmane and Zaire, but Lusignan, the old hero who has suffered so long and who now, so close upon his end, discovers his son and daughter to be before him, is a character that lends a peculiar power and interest to the drama. The conventional confidants, Corasmin and Fatima, cannot be compared to the life-like and powerfully wrought-out characters of Iago and his wife in Shakespeare's tragedy.

### III. REFERENCES.

Without pretending to give a bibliography on Voltaire, we may refer the student to the following works:

On *Zaire*:

Villemain, *Cours de Littérature Française, Tableau de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*, IX<sup>e</sup> Leçon.

La Harpe, *Cours de Littérature*, 3<sup>e</sup> partie, section iv and *passim*.

Geoffroy, *Cours de Littérature Dramatique*, vol. iii.

Petit de Julleville, *Histoire de la Langue et de la Littérature Française*, vi, pp. 550 ff. (M. Lion's article); and Mr. H. Lion's *Les Tragédies de Voltaire*, Paris, 1896.

Émile Deschanel, *Le Théâtre de Voltaire*.

**On Voltaire:**

G. Desnoiresterres, *Voltaire et la société française au XVIII<sup>e</sup> siècle*. 8 vols. Paris 1867-1876.

**Cf. also:**

John Morley, *Voltaire*. London 1874.

Condorcet, *Vie de Voltaire*.

**On a general study of the eighteenth century, the following should be consulted:**

E. Faguet, *Etudes sur la littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

L. Fontaine, *Le Théâtre et la Philosophie au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

P. Albert, *La Littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle*.

A. Vinet, *Histoire de la Littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle*. 2 vols. in 8°.

F. Brunetière, *Etudes Critiques*. 6 vols.

Voltaire, *Siècle de Louis XV*.

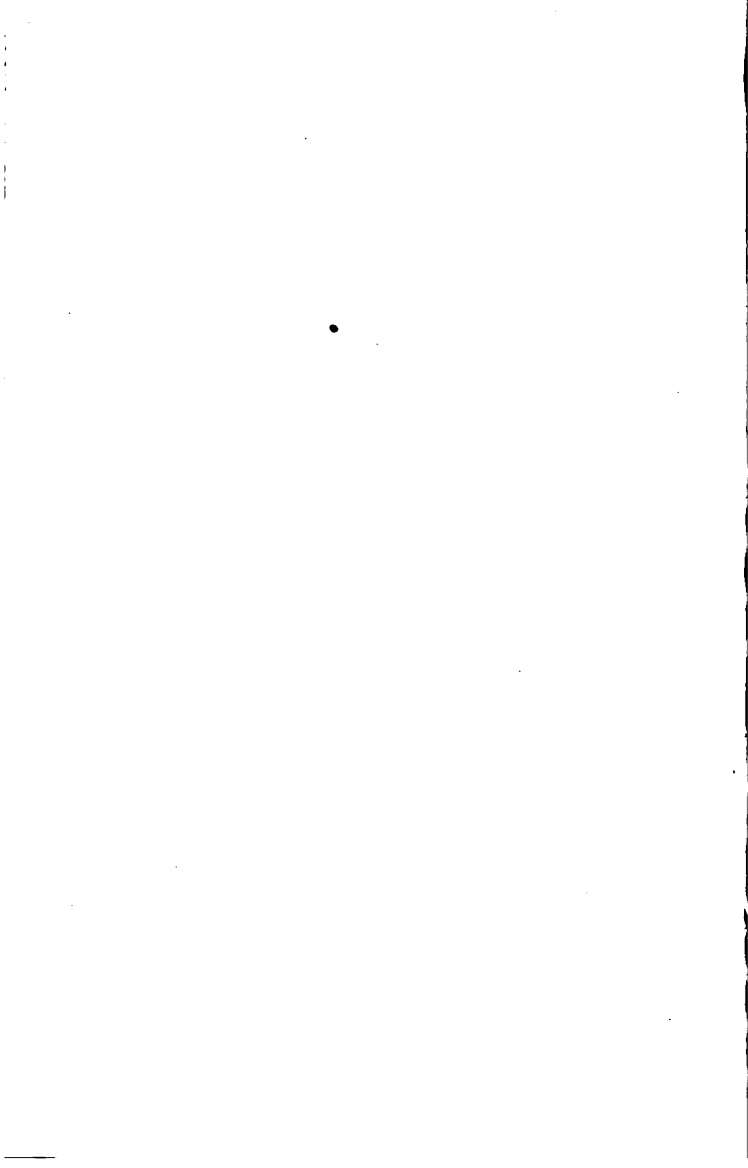
**On an interesting subject which we have been unable to touch for lack of space, viz., *Théâtres de la Foire*, cf.:**

M. Albert, *Théâtres de la Foire*. Paris 1900.

---

**A complete, and up to this time the best, bibliography of Voltaire has been given by**

Georges Bengesco, *Voltaire-Bibliographie de ses Œuvres*. 4 vols. Paris 1882-1890.



ÉPÎTRE DÉDICATOIRE À M. LE  
CHEVALIER FALKENER,

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE À LA PORTE  
OTTOMANE.

(1736.)

Mon cher ami : car votre nouvelle dignité d'ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable, et ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de ministre ; le nom d'ami est bien au-  
5 dessus de celui d'excellence.

Je dédie à l'ambassadeur d'un grand roi et d'une nation libre le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen, au négociant anglais.

Ceux qui savent combien le commerce est honoré  
10 dans votre patrie n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un législateur, un bon officier, un ministre public.

Quelques personnes corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur ont essayé de  
15 jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théâtre consacré au mauvais goût et à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace, et à celui qui l'avait reçue : on a osé lui reprocher d'être un  
20 négociant<sup>2</sup>. Il ne faut point imputer à notre nation

une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, et qui sont continuellement occupés à réprimer le scandale, furent surpris alors; mais le mépris et l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers et bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis et grossiers; et on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du public; et recevez ce second hommage: je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite et jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse et de bonté, que j'en dois ici un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction et de la représentation de "Zaïre" sur le théâtre de Londres.

M. Hill, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur anglais, me fit l'honneur de traduire ma pièce, dans le dessein d'introduire sur votre scène quelques nouveautés, et pour la manière d'écrire les tragédies, et pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la



nature: la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en poètes saisis d'enthousiasme, qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une ferveur et une impétuosité qui est au beau naturel ce que les convulsions sont à l'égard d'une démarche noble et aisée.

Cet air d'emportement semblait étranger à votre nation; car elle est naturellement sage<sup>2</sup>, et cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans son plaidoyer. Les seuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, et surtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut Mlle. Le Couvreur qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'esprit et de sens:

70       La leggiadra Couvreur sola non trotta  
Per quella strada dove i suoi compagni  
Van di galoppo tutti quanti in frotta;  
Se avvien oh' ella pianga, o che si lagni  
Senza quegli urli spaventosi loro,  
75       Ti muove sì che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle. Le Couvreur avait fait sur notre scène, Mlle. Cibber vient de l'introduire sur le théâtre anglais, dans le rôle de Zaïre. Chose étrange, que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du temps qu'on vienne enfin au naturel et au simple!

Une nouveauté qui va paraître plus singulière aux Français, c'est qu'un gentilhomme de votre pays, qui a

de la fortune et de la considération, n'a pas dédaigné de jouer sur votre théâtre le rôle d'Orosmane. C'était un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux personnages remplis, l'un par un homme de condition, et l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers en sa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait usage de son talent pour la déclamation n'est pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de surprenant en cela, c'est que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choses de ce monde dépendent de l'usage et de l'opinion. La cour de France a dansé sur le théâtre avec les acteurs de l'Opéra, et on n'a rien trouvé en cela d'étrange, sinon que la mode de ces divertissements ait fini. Pourquoi sera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en public? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, sinon que l'un est autant au-dessus de l'autre, que les talents où l'esprit a quelque part sont au-dessus de ceux du corps? Je le répète encore, et je le dirai toujours: aucun des beaux-arts n'est méprisable; et il n'est véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talents.

Venons à présent à la traduction de "Zaïre," et au changement qui vient de se faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle M. Addison, le plus sage de vos écrivains, s'est asservi lui-même, tant l'usage tient lieu de raison et de loi. Cette coutume peu raisonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reste de la pièce; et ces vers

devaient nécessairement renfermer une comparaison. *lu*  
 115 Phèdre, en sortant du théâtre, se comparait poétiquement à une biche; Caton, à un rocher; Cléopâtre, à des enfants qui pleurent jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Le traducteur de "Zaïre" est le premier qui ait osé  
 120 maintenir les droits de la nature contre un goût si éloigné d'elle. Il a pros crit cet usage; il a senti que la passion doit parler un langage vrai, et que le poète doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit, avec naïveté<sup>o</sup> et  
 125 sans aucune enflure, tous les vers simples de la pièce, que l'on gâterait, si on voulait les rendre beaux<sup>o</sup>.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas. (Acte I., sc. i.)

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,  
 Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux. (I., i.)

130 Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié. (I., i.)

Non, la reconnaissance est un faible retour,  
 Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour. (I., i.)

Je me croirais haï d'être aimé faiblement. (I., ii.)

Je veux avec excès vous aimer et vous plaire. (I., ii.)

135 L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin. (IV., ii.)

L'art le plus innocent tient de la perfidie. (IV., ii.)

Tous les vers qui sont dans ce goût simple et vrai sont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aisé de les orner, mais le traducteur a jugé autrement que  
 140 quelques-uns de mes compatriotes: il a aimé, et il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le style doit être conforme au sujet. "Alzire," "Brutus" et "Zaïre," demandaient, par exemple, trois sortes de versifications différentes.

Si Bérénice se plaignait de Titus, et Ariane de Thésée, dans le style de "Cinna," Bérénice et Ariane ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, si l'on cherche d'autres ornements que la simplicité et la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est et sera universelle<sup>2</sup>; et je ne sais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain, c'est que, dans ce défaut, les Français ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes et modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances, une délicatesse, une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations, la française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel si vif et si poli des deux sexes a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encore austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendus farouches, vous ôtèrent, jusqu'au temps de Charles II, la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poètes ne devaient donc savoir<sup>2</sup>, ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à Molière, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentiments vrais et

déliçats fut ignoré jusqu'à Racine, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur temps. Un poète, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plus tôt  
80 fait cent odes et cent épîtres qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre Dryden, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indéçences, deux  
185 choses également opposées à la tendresse.

Si M. Racine fait dire à Titus<sup>c</sup>,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,  
Et crois toujours la voir pour la première fois;

votre Dryden fait dire à Antoine:

190 "Ciel! comme j'aimai! Témoin les jours et les nuits qui suivaient en dansant sous vos pieds. Ma seule affaire était de vous parler de ma passion; un jour venait et ne voyait rien qu'amour; un autre venait, et c'était de l'amour encore. Les soleils étaient las de  
2 nous regarder, et moi je n'étais point las d'aimer."

Il est bien difficile d'imaginer qu'Antoine ait en effet tenu de pareils discours à Cléopâtre.

Dans la même pièce, Cléopâtre parle ainsi à Antoine:

"Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher soldat;  
200 j'ai été trop longtemps privée de vos caresses. Mais quand je vous embrasserai, quand vous serez tout à moi, je vous punirai de vos cruautés, en laissant sur vos lèvres l'impression de mes ardents baisers."

Il est très-vraisemblable que Cléopâtre parlait souvent

dans ce goût, mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable. 205

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire : "C'est là la pure nature;" on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin. 210

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses; au contraire, c'est fermer l'entrée de l'âme aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié; il ne reste plus rien à désirer, et on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas. 215

Les spectateurs, en ce cas, sont comme les amants qu'une jouissance trop prompte dégoûte: ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qui feraient rougir, présentées de trop près. C'est ce voile qui fait le charme des honnêtes gens; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienséance. 220 225

Les Français ont connu cette règle plus tôt que les autres peuples, non pas parce qu'ils sont *sans génie et sans hardiesse*, comme le dit ridiculement l'inégal et impétueux Dryden, mais parce que, depuis la régence d'Anne d'Autriche, ils ont été le peuple le plus sociable et le plus poli de la terre; et cette politesse n'est point une chose arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples. 230

Le traducteur de "Zaïre" a respecté presque partout 235

**Ces** bienséances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque, dans la pièce anglaise, Orosmane vient annoncer à Zaïre qu'il croit ne la plus aimer, Zaïre lui répond en se roulant par terre. Le sultan n'est point ému de la voir dans cette posture ridicule et de désespoir, et le moment d'après il est tout étonné que Zaïre pleure.

Il lui dit cet hémistiche (acte IV., scène ii.):

Zaïre, vous pleurez!

Il aurait dû lui dire auparavant:

Zaïre, vous vous roulez par terre.

Aussi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui font un grand effet sur notre théâtre, n'en ont fait aucun sur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expressions familières et naïves tirent toute leur force de la seule manière dont elles sont amenées. *Seigneur, vous changez de visage*, n'est rien par soi-même; mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans "*Mithridate*" (acte III., scène vi.) fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut, est, ce me semble, un mérite dont les Français, si vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre nation doit en être crue<sup>2</sup>. Vous nous apprenez des choses plus grandes et plus utiles: il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier Newton sur la

lumière en rougissent; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences<sup>□</sup> sur le cœur humain que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, et l'art de penser paraît le vôtre. Heureux, monsieur, qui<sup>□</sup>, comme vous, les réunit!



# **ZAÏRE**

**TRAGÉDIE EN CINQ ACTES**

**1732**

## PERSONNAGES

OROSMANE, soudan de Jérusalem.  
LUSIGNAN, prince du sang des rois de Jérusalem.  
ZAÏRE, } esclaves du soudan.  
FATIME, }  
NÉRESTAN, } chevaliers français.  
CHATILLON, }  
CORASMIN, } officiers du soudan.  
MÉLÉDOR, }  
UN ESCLAVE.  
SUITE.

*La scène est au sérail de Jérusalem.*

# ZAÏRE

---

## ACTE PREMIER

### SCÈNE I

ZAÏRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,  
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.  
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins  
De vos jours ténébreux<sup>□</sup> ont fait des jours sereins<sup>□</sup> ?  
5 La paix de votre cœur augmente avec vos charmes<sup>□</sup>.  
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;  
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats  
Où ce brave Français<sup>□</sup> devait guider nos pas !  
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées  
10 Où d'un peuple poli les femmes adorées<sup>□</sup>  
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;  
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,  
Libres sans déshonneur, et sages<sup>□</sup> sans contrainte,  
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !  
15 Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?  
Le sérail d'un soudan<sup>□</sup>, sa triste austérité,  
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne<sup>□</sup> ?  
Préférez-vous Solyme<sup>□</sup> aux rives de la Seine ?

ZAÏRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.  
 Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,  
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.  
 Le reste de la terre, anéanti<sup>o</sup> pour moi,  
 M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi;  
 Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance;  
 Vivre sous Orosmane est ma seule espérance;  
 Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié

Ce généreux Français dont la tendre amitié  
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne?  
 Combien nous admirions son audace hautaine!  
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats  
 Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas<sup>o</sup>!  
 Orosmane vainqueur, admirant son courage,  
 Le laissa sur sa foi<sup>o</sup> partir de ce rivage.  
 Nous l'attendons encor; sa générosité  
 Devait payer le prix de notre liberté:  
 N'en aurions-nous conçu<sup>o</sup> qu'une vaine espérance?

ZAÏRE.

Peut-être sa promesse a passé<sup>o</sup> sa puissance;  
 Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.  
 Un étranger, Fatime, un captif inconnu,  
 Promet beaucoup, tient peu<sup>c</sup>, permet à son courage<sup>o</sup>  
 Des serments indiscrets<sup>o</sup> pour sortir d'esclavage.  
 Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,  
 Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens:  
 J'admirai trop en lui cet inutile zèle;  
 Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais, s'il était fidèle,

S'il revenait enfin dégager<sup>o</sup> ses serments,

Ne voudriez-vous pas? . . .

ZAÏRE.

Fatime, il n'est plus temps.

Tout est changé. . . .

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAÏRE.

0 Va, c'est trop te céler<sup>□</sup> le destin de Zaïre;  
Le secret du soudan doit encor se cacher;  
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.  
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives,  
On te fit du Jourdain abandonner les rives,  
5 Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,  
D'une main plus puissante a choisi le secours.  
Ce superbe<sup>□</sup> Orosmane. . . .

FATIME.

Eh bien!

ZAÏRE.

Ce soudan même<sup>□</sup>,

Ce vainqueur des chrétiens . . . chère Fatime . . . il  
m'aime!

Tu rougis . . . je t'entends<sup>□</sup> . . . garde-toi de penser  
10 Qu'à brigner ses soupirs<sup>□</sup> je puisse m'abaisser,  
Que d'un maître absolu la superbe tendresse  
M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,  
Et que j'essuie enfin l'outrage et le danger  
Du malheureux éclat<sup>□</sup> d'un amour passager,  
65 Cette fierté qu'en nous soutient la modestie  
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie<sup>□</sup>;  
Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,  
Je verrais sans pâlir les fers<sup>□</sup> et le cercueil.  
Je m'en vais t'étonner: son superbe courage  
70 A mes faibles appas présente un pur hommage;  
Parmi tous ces objets<sup>□</sup> à lui plaire empressés,  
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés;

Et l'hymen<sup>2</sup>, confondant leurs intrigues fatales,  
Me soumettra bientôt son cœur et mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus sont dignes de ce prix ;  
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris<sup>2</sup>.  
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites,  
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAÏRE.

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur ;  
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur<sup>2</sup>.

FATIME.

Hélas ! puisse le ciel souffrir cet hyménée !  
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,  
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,  
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur !  
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne ?  
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes<sup>2</sup> chrétienne ?

ZAÏRE.

Ah ! que dis-tu ? pourquoi rappeler mes ennuis<sup>2</sup> ?  
Chère Fatime, hélas ! sais-je ce que je suis ?  
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?  
Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître<sup>2</sup> ?

FATIME.

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,  
Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour<sup>2</sup> ;  
Que dis-je ? cette croix qui sur vous fut trouvée,  
Parure de l'enfance, avec soin conservée,  
Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux  
Sous le brillant éclat d'un travail précieux,  
Cette croix, dont cent fois mes soins<sup>2</sup> vous ont parée,

Peut-être entre vos mains est-elle demeurée  
Comme un gage secret de la fidélité  
00 Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAÏRE.

Je n'ai point d'autre preuve; et mon cœur, qui s'ignore,  
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre?  
La coutume, la loi plia mes premiers ans  
A la religion des heureux musulmans;  
05 Je le vois trop, les soins qu'on prend de notre enfance  
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance.  
J'eusse été près du Gange<sup>□</sup> esclave des faux dieux,  
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux:  
L'instruction fait tout, et la main de nos pères  
110 Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,  
Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,  
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.  
Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée  
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée<sup>□</sup>,  
115 Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau:  
Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,  
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.  
Contre elle cependant, loin d'être prévenue<sup>□</sup>,  
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi,  
120 Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi<sup>□</sup>;  
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée  
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.  
J'honore, je chéris ces charitables lois  
Dont ici Nérestan me parla tant de fois,  
125 Ces lois qui, de la terre écartant les misères,  
Des humains attendris<sup>□</sup> font un peuple de frères:  
Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contre eux ?  
A la loi musulmane à jamais asservie,  
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie ;  
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAÏRE.

Qui lui refuserait le présent de son cœur ?  
De toute ma faiblesse il faut que je convienne :  
Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne ;  
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :  
Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.  
Je ne vois qu'Orosmane, et mon âme enivrée  
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.  
Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits ;  
Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois ;  
A cet aimable front que la gloire environne :  
Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne ;  
Non, la reconnaissance est un faible retour,  
Un tribut offensant, trop peu fait<sup>□</sup> pour l'amour :  
Mon cœur aime Orosmane, et non son diadème<sup>□</sup> ;  
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.  
Peut-être j'en crois<sup>□</sup> trop un penchant si flatteur ;  
Mais si le ciel, sur lui déployant sa rigueur,  
Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,  
Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,  
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui  
Pour l'élever à soi<sup>□</sup> descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux ; sans doute c'est lui-même.

ZAÏRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que<sup>□</sup> j'aime.



Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,  
Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE II

OROSMANE, ZAÏRE, FATIME.

OROSMANE.

Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée  
Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée,  
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,  
Devoir en musulman vous parler sans détour.  
Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,  
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple;  
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,  
Ouvre un champ sans limite à nos vastes désirs;  
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,  
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses;  
Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,  
Gouverner mon pays du sein des voluptés.  
Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle;  
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle;  
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,  
Ces califes tremblants dans leurs tristes grandeurs,  
Couchés sur les débris de l'autel et du trône,  
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone:  
Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,  
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.  
Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie;  
Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,  
Dieu suscita les bras du puissant Saladin;

Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain<sup>□</sup>;  
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,  
Maître encore incertain d'un état qui chancelle,  
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,  
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;  
Et, lorsque la trompette et la voix de la guerre  
Du Nil au Pont-Euxin<sup>□</sup> font retentir la terre,  
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,  
Aux langueurs<sup>□</sup> d'un sérail abandonner mes jours.  
J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,  
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,  
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,  
De partager mon cœur entre la guerre et vous.  
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie  
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie<sup>□</sup>,  
Du sérail des soudans gardes injurieux,  
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.  
Je sais vous estimer autant que je vous aime,  
Et sur votre vertu me fier à vous-même.  
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur;  
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur;  
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse  
Corromprait de mes jours la durée odieuse,  
Si vous ne receviez les dons que je vous fais  
Qu'avec ces sentiments que l'on doit aux bienfaits.  
Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre âme  
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.  
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment<sup>□</sup>;  
Je me croirai haï, d'être aimé faiblement.  
De tous mes sentiments tel est le caractère.  
Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

Si d'un égal amour votre cœur est épris,  
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;  
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse  
Me rend infortuné s'il ne vous rend heureuse.

ZAÏRE.

5 Vous, seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur  
A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,  
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,  
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes! .  
Ces noms chers et sacrés, et d'amant, et d'époux,  
10 Ces noms nous sont communs; et j'ai par-dessus vous<sup>o</sup>  
Ce plaisir, si flatteur à ma tendresse extrême,  
De tenir tout, seigneur, du bienfaiteur que j'aime;  
De voir que ses bontés font seules mes destins;  
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains;  
25 De révéler, d'aimer un héros que j'admire.  
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre empire  
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,  
Si votre auguste choix . . .

### SCÈNE III

OROSMANE, ZAÏRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

Cet esclave chrétien,

Qui sur sa foi, seigneur, a passé dans la France,  
30 Revient au moment même, et demande audience.

FATIME.

O ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.  
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître,  
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,  
Chacun peut désormais jouir de mon aspect<sup>□</sup>;  
Je vois avec mépris ces maximes terribles  
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

#### SCÈNE IV

OROSMANE, ZAÏRE, FATIME, CORASMIN, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Respectable ennemi qu'estiment les chrétiens,  
Je reviens dégager mes serments et les tiens;  
J'ai satisfait à tout; c'est à toi d'y souscrire;  
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,  
Et celle de Fatime, et de dix chevaliers,  
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.  
Leur liberté, par moi trop longtemps retardée,  
Quand je reparaitrais leur dut être accordée<sup>□</sup>:  
Sultan, tiens ta parole; ils ne sont plus à toi,  
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.  
Mais, grâce à mes soins, quand leur chaîne est brisée,  
A t'en payer le prix ma fortune épuisée,  
Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux  
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.  
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.  
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste;

**Je** remplis mes serments, mon honneur, mon devoir;  
**Il** me suffit; je viens me mettre en ton pouvoir;  
**Je** me rends prisonnier, et demeure en otage.

OROSMANE.

**Chrétien**, je suis content de ton noble courage;  
**Mais** ton orgueil ici se serait-il flatté  
**D'effacer** Orosmane en générosité?  
**Reprends** ta liberté, remporte tes richesses,  
**A** l'or de ces rançons joins mes justes largesses:  
**Au lieu** de dix chrétiens que je dus t'accorder,  
**Je** veux t'en donner cent; tu les peux demander.  
**Qu'ils** aillent sur tes pas apprendre à ta patrie  
**Qu'il est** quelques vertus au fond de la Syrie;  
**Qu'ils** jugent en partant qui méritait le mieux,  
**Des Français** ou de moi, l'empire de ces lieux.  
**Mais**, parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,  
**Lusignan** ne fut point réservé pour te suivre;  
**De ceux** qu'on peut te rendre il est seul excepté;  
**Son nom** serait suspect à mon autorité:  
**Il est** du sang français qui régnait à Solyme;  
**On sait** son droit au trône, et ce droit est un crime:  
**Du destin** qui fait tout tel est l'arrêt cruel:  
**Si j'eusse** été vaincu, je serais criminel.  
**Lusignan** dans les fers finira sa carrière,  
**Et jamais** du soleil ne verra la lumière.  
**Je** le plains, mais pardonne à la nécessité  
**Ce reste** de vengeance et de sévérité.  
**Pour Zaïre**, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,  
**Elle n'est** pas d'un prix qui soit en ta puissance;  
**Tes chevaliers** français, et tous leurs souverains,  
**S'uniraient** vainement pour l'ôter de mes mains;

Tu peux partir.

NÉRESTAN. Qu'entends-je? Elle naquit chrétienne.  
J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne;  
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,  
Pourrait-il? . . .

OROSMANE. Je t'ai dit, chrétien, que je le veux<sup>□</sup>.  
J'honore ta vertu; mais cette humeur altière,  
Se faisant estimer, commence à me déplaire:  
Sors, et que le soleil levé sur mes États,  
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.  
(*Nérestan sort.*)

FATIME.

O Dieu! secourez-nous!

OROSMANE. Et vous, allez, Zaïre,  
Prenez dans le sérail un souverain empire;  
Commandez en sultane: et je vais ordonner  
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

### SCÈNE V<sup>□</sup>

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Corasmin, que veut donc cet esclave infidèle?  
Il soupirait . . . ses yeux se sont tournés vers elle;  
Les as-tu remarqués?

CORASMIN. Que dites-vous, seigneur?

De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse<sup>□</sup>!  
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!

Moi ! que je puisse aimer comme l'on sait haïr !  
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.  
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;  
Cher Corasmin, je l'aime avec idolâtrie :  
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.  
Je ne suis point jaloux . . . si je l'étais jamais . . .  
Si mon cœur . . . Ah ! chassons cette importune idée !  
D'un plaisir pur et doux mon âme est possédée.  
Va, fais tout préparer pour ces moments heureux  
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.  
Je vais donner une heure aux soins de mon empire,  
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

## ACTE DEUXIÈME

### SCÈNE I

NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O brave Nérestan ! chevalier généreux,  
Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,  
Vous, sauveur des chrétiens, qu'un Dieu sauveur envoie,  
Paraissez, montrez-vous, goûtez la douce joie  
De voir nos compagnons, pleurant à vos genoux,  
Baiser l'heureuse main qui nous délivre tous.  
Aux portes du sérail, en foule, ils vous demandent ;  
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,  
Et qu'unis à jamais sous notre bienfaiteur . . .

NÉRESTAN.

Illustre Chatillon, modérez cet honneur ;  
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire,  
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute ; et tout chrétien, tout digne chevalier,  
Pour sa religion se doit sacrifier ;  
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres  
Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.  
Heureux, à qui le ciel a donné le pouvoir  
De remplir comme vous un si noble devoir !  
Pour nous, tristes jouets du sort qui nous opprime,



**Nous, malheureux Français, esclaves dans Solyme,  
Oubliés dans les fers, où longtemps, sans secours,  
Le père d'Orosmane abandonna nos jours,  
Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.**

**NÉRESTAN.**

**Dieu s'est servi de moi, seigneur; sa providence  
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.  
Mais quel triste mélange altère ce bonheur!  
Que de ce fier soudan la clémence odieuse<sup>□</sup>  
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse<sup>□</sup>!  
Dieu me voit et m'entend; il sait si dans mon cœur  
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.  
Je faisais tout pour lui; j'espérais de lui rendre  
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre  
Le cruel Noradin<sup>□</sup> fit esclave avec moi,  
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,  
Baignant de<sup>□</sup> notre sang la Syrie enivrée<sup>□</sup>,  
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée<sup>□</sup>.  
Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,  
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,  
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole<sup>□</sup>,  
Seigneur, je me flattais, espérance frivole!  
De ramener Zaïre à cette heureuse cour  
Où Louis<sup>□</sup> des vertus a fixé le séjour.  
Déjà même la reine, à mon zèle propice,  
Lui tendait de son trône une main protectrice.  
Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité,  
Qui la tirait du sein de la captivité,  
On la retient . . . Que dis-je? Ah! Zaïre elle-même,  
Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime . . .  
N'y pensons plus . . . Seigneur, un refus plus cruel**

Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel :  
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;  
Disposez-en, seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,  
Ce dernier d'une race en héros si féconde,  
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,  
Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,  
Aux soupirs<sup>□</sup> des chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :  
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,  
Alors que dans les fers son chef est retenu ?  
Lusignan, comme à moi<sup>□</sup>, ne vous est pas connu.  
Seigneur, remerciez le ciel, dont la clémence  
A pour votre bonheur placé votre naissance  
Longtemps après ces jours à jamais détestés,  
Après ces jours de sang et de calamités,  
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres  
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.  
Ciel ! si vous aviez vu ce temple abandonné,  
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,  
Nos pères, nos enfants, nos filles et nos femmes,  
Au pied de nos autels expirant dans les flammes,  
Et notre dernier roi, courbé du<sup>□</sup> faix des ans,  
Massacré sans pitié sur ses fils expirants !  
Lusignan, le dernier de cette auguste race,  
Dans ces moments affreux ranimant notre audace,  
Au milieu des débris des temples renversés,

**Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,  
Terrible, et d'une main reprenant cette épée,  
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,  
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté  
De notre sainte foi le signe redouté,  
Criant à haute voix : "Français, soyez fidèles . . ."  
Sans doute en ce moment, le couvrant de ses ailes,  
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,  
Aplanissait sa route, et marchait devant lui;  
Et des tristes chrétiens la foule délivrée  
Vint porter avec nous ses pas<sup>□</sup> dans Césarée.  
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,  
Lusignan fut choisi pour nous donner des lois<sup>□</sup>.  
O mon cher Nérestan ! Dieu, qui nous humilie,  
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,  
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;  
Vainement pour son nom nous avons combattu.  
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !  
O Jérusalem en cendre, hélas ! fumait encore,  
Lorsque dans notre asile attaqués et trahis,  
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,  
La flamme, dont brûla Sion<sup>□</sup> désespérée,  
S'étendit en fureur aux murs de Césarée :  
15 Ce fut là le dernier de trente ans de revers ;  
Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers :  
Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,  
Il n'était attendri que des maux de ses frères.  
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,  
20 Resserré<sup>□</sup> loin de nous, blanchi dans ses liens,  
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,  
Oublié de l'Asie et de l'Europe entière.**

Tel est son sort affreux ; qui pourrait aujourd'hui,  
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui ?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare<sup>2</sup>.  
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !  
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !  
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né ;  
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;  
Votre prison, la sienne, et Césarée en cendre,  
Sont les premiers objets, sont les premiers revers  
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.  
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes  
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.  
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,  
Quelques enfants, seigneur, avec moi rassemblés,  
Arrachés par des mains de carnage fumantes  
Aux bras<sup>2</sup> ensanglantés de nos mères tremblantes,  
Nous fûmes transportés dans ce palais des rois,  
Dans ce même sérail, seigneur, où je vous vois.  
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,  
Qui depuis . . . pardonnez si mon cœur en soupire !  
Qui depuis, égarée en ce funeste lieu,  
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

Telle est des musulmans la funeste prudence :  
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;  
Et je bénis le ciel, propice à nos desseins,  
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.  
Mais, seigneur, après tout, cette Zaïre même,  
Qui renonce aux chrétiens pour le soudan qui l'aime,  
De son crédit au moins nous pourrait secourir :

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir?  
 M'en croirez-vous? le juste, aussi bien que le sage,  
 Du crime et du malheur sait tirer avantage.  
 Vous pourriez de Zaïre employer la faveur  
 A fléchir Orosmane, à toucher son grand cœur,  
 A nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,  
 Que sans doute il admire, et qui n'est plus à craindre.

NÉRESTAN.

Mais ce même héros, pour briser ses liens,  
 Voudra-t-il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens?  
 Et, quand il le voudrait, est-il<sup>o</sup> en ma puissance  
 D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?  
 Croyez-vous qu'Orosmane y daigne consentir?  
 Le sérail à ma voix pourra-t-il se rouvrir?  
 Quand je pourrais enfin paraître devant elle,  
 Que faut-il espérer d'une femme infidèle,  
 A qui mon seul aspect<sup>o</sup> doit tenir lieu d'affront<sup>o</sup>,  
 Et qui lira sa honte écrite sur mon front?  
 Seigneur, il est bien dur, pour un cœur magnanime,  
 D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime:  
 Leurs refus sont affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN.

Eh bien! . . . Mais quels chemins jusqu'à cette infidèle  
 Pourront? . . . On vient à nous. Que vois-je? ô ciel!  
 c'est elle!

## SCÈNE II

ZAÏRE, CHATILLON, NÉRESTAN.

ZAÏRE, à *Nérestan*.

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler.  
Le soudan le permet, cessez de vous troubler ;  
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,  
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.  
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous  
deux ;

Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.  
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,  
Une affreuse prison renferma notre enfance ;  
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,  
Que la tendre amitié nous rendait plus légers<sup>□</sup>.  
Il me fallut depuis gémir de votre absence ;  
Le ciel porta vos pas aux rives de la France ;  
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis ;  
Un entretien plus libre alors m'était permis ;  
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,  
Aux regards du soudan je vivais inconnue :  
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,  
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,  
Revoyant des Français le glorieux empire,  
Y chercher la rançon de la triste Zaïre ;  
Vous l'apportez ; le ciel a trompé vos bienfaits ;  
Loin de vous, dans Solyme, il m'arrête à jamais.  
Mais, quoi que ma fortune ait<sup>□</sup> d'éclat et de charmes,  
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.

Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,  
 Chérir de vos vertus le tendre souvenir,  
 Comme vous, des humains soulager la misère,  
 Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère;  
 Vous me les rendrez chers, et ces infortunés . . .

NÉRESTAN.

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!  
 Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre . . .

ZAÏRE.

Je la viens honorer, seigneur; je viens vous rendre  
 Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir;  
 Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel! nous reverrions<sup>□</sup> notre appui, notre père!

NÉRESTAN.

Les chrétiens vous devraient<sup>□</sup> une tête si chère!

ZAÏRE.

J'avais sans espérance osé la demander:  
 Le généreux soudan veut bien nous l'accorder:  
 On l'amène en ces lieux.

NÉRESTAN.

Que mon âme est émue!

ZAÏRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue;  
 Ainsi que ce vieillard, j'ai languì dans les fers:  
 Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts<sup>□</sup>!

NÉRESTAN.

Grand Dieu! que de vertu dans une âme infidèle!

## SCÈNE III

ZAÏRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, *plusieurs esclaves chrétiens.*

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle? [blants.  
Suis-je avec des chrétiens? . . . Guidez mes pas trem-  
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

*(En s'asseyant.)*

Suis-je libre en effet?

ZAÏRE.

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.  
Tous nos tristes chrétiens . . .

LUSIGNAN.

O jour! ô douce voix!

Chatillon, c'est donc vous? c'est vous que je revois?  
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,  
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?  
En quels lieux sommes-nous? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;  
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAÏRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,  
Sait connaître, seigneur, et chérir la vertu.  
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,

*(En montrant Nérestan.)*

Par la gloire amené des rives de la France,



Venait de dix chrétiens payer la délivrance :

Le soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,  
Croît, en vous délivrant, égalier son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractère :

Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.

Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers

Pour soulager nos maux, et pour briser nos fers ?

Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan ; le sort, longtemps barbare,

Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,

Me fit quitter bientôt l'empire du Croissant<sup>□</sup>.

A la cour de Louis, guidé par mon courage,

De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;

Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,

Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.

Je le suivis, seigneur, au bord de la Charente<sup>□</sup>,

Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,

Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,

Satisfit en tombant aux lis<sup>□</sup> qu'il a bravés.

Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques

De vos fers glorieux les vénérables marques :

Paris va révérer le martyr de la croix,

Et la cour de Louis est l'asile des rois<sup>□</sup>.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.

Quand Philippe à Bovine<sup>□</sup> enchaînait<sup>□</sup> la victoire,

Je combattais, seigneur, avec Montmorenci<sup>□</sup>,

Melun, d'Estaing, de Nesle et ce fameux Couci<sup>□</sup>.

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :

Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :  
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui  
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.  
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,  
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière.  
Nérestan, Chatillon, et vous . . . de qui les pleurs  
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,  
Madame, ayez pitié du plus malheureux père,  
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère.  
Qui répand devant vous des larmes que le temps  
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirants.  
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,  
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :  
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir !

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,  
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !  
Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,  
Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore.  
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,  
Par de barbares mains pour servir conservés,  
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble  
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai ; dans l'horreur de ce péril nouveau,

Je tenais votre fille à peine en son berceau :  
 Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allais moi-même  
 Répandre sur son front l'eau sainte du baptême,  
 Lorsque les Sarrasins, de carnage fumants<sup>□</sup>,  
 Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.  
 Votre plus jeune fils, à qui les destinées  
 Avaient à peine encore accordé quatre années,  
 Trop capable déjà de sentir son malheur,  
 Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN.

De quel ressouvenir mon âme est déchirée !  
 A cet âge fatal j'étais dans Césarée ;  
 Et tout couvert de sang, et chargé de liens,  
 Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

[fance? . . .

Vous! . . . seigneur . . . ce sérail éleva votre en-

(*En les regardant.*)

Hélas! de mes enfants auriez-vous connaissance?  
 Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux . . .  
 Quel ornement, madame, étranger à ces lieux? . . .  
 Depuis quand l'avez-vous?

ZAÏRE.

Depuis que je respire.

Seigneur . . . eh quoi! d'où vient que votre âme soupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains . . .

ZAÏRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!  
 Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O ciel! ô providence!

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance;

Serait-il<sup>o</sup> bien possible? oui, c'est elle, je voi<sup>o</sup>  
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,  
Et qui de mes enfants ornaît toujours la tête,  
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête:  
Je revois . . . je succombe à mon saisissement.

ZAÏRE.

Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?  
Ah, seigneur! . . .

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,  
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes!  
Dieu mort sur cette croix, et qui revit pour nous.  
Parle, achève, ô mon Dieu ce sont là de tes coups!  
Quoi! madame, en vos mains elle était demeurée?  
Quoi! tous les deux captifs, et pris dans Césarée?

ZAÏRE.

Oui, seigneur.

NÉRESTAN. Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,  
De leur mère en effet sont les vivants portraits.

Oui, grand Dieu! tu le veux, tu permets que je  
voie! . . .

Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie!

Madame . . . Nérestan . . . Soutiens-moi, Chatillon . . .

Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,

Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse<sup>o</sup>

Du fer dont à mes yeux une main furieuse . . .

NÉRESTAN.

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste! heureux moments!

NÉRESTAN, *se jetant à genoux.*

Ah, seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfants.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils!

ZAÏRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!

Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.

CHATILLON.

85 Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.

Je vous revois enfin, chère et triste famille, [fille!

Mon fils, digne héritier . . . vous . . . hélas! vous, ma

Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,

90 Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.

Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,

Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne? |

Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!

Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes cieux!

ZAÏRE.

95 Je ne puis vous tromper; sous les lois<sup>d</sup> d'Orosmane . . . |

Punissez votre fille . . . elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!

Ah, mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire<sup>d</sup>;

100 J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;

Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,

Mes larmes t'imploraien<sup>t</sup> pour mes tristes enfans;

Et lorsque ma famille est par toi réunie,

Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!  
Je suis bien malheureux . . . c'est ton père, c'est moi,  
C'est ta seule prison qui t'a ravi ta foi.  
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines, [veines:  
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes  
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;  
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;  
C'est le sang des martyrs . . . O fille encor trop chère!  
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?  
Sais-tu bien qu'à l'instant où son flanc mit au jour<sup>□</sup>  
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,  
Je la vis massacrer par la main forcenée,  
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée!  
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,  
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux;  
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,  
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes; 67  
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,  
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.  
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:  
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.  
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais; 67  
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits<sup>□</sup>,  
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;  
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie<sup>□</sup>.  
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,  
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu; 680  
Et tu n'y peux rester, sans renier ton père,  
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.  
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;  
Sur ton front pâissant Dieu met le repentir;

Je vois la vérité dans ton cœur descendue;  
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;  
Et je reprends ma gloire et ma félicité  
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma sœur! . . . Et son âme . . .

ZAÏRE.

Ah, mon père!

O Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,  
Dire: je suis chrétienne.

ZAÏRE.

Oui . . . Seigneur . . . je le suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire!

# SCÈNE IV

ZAÏRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

Madame, le soudan m'ordonne de vous dire

Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,

Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.

Vous, Français, suivez-moi: de vous je dois répondre.

CHATILLON.

[confondre!]

Où sommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAÏRE.

Hélas, seigneur!

LUSIGNAN. O vous que je n'ose nommer,  
Jurez-moi de garder un secret si funeste.

ZAÏRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN. Allez; le ciel fera le reste.



## ACTE TROISIÈME

### SCÈNE I

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes :  
Non, Louis<sup>□</sup> contre moi ne tourne point ses armes ;  
Les Français sont lassés de chercher désormais |  
Des climats que pour eux le destin n'a point faits ;  
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,  
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,  
Et venir arroser de leur sang odieux  
Ces palmes, que pour nous Dieu fit croître en ces lieux.  
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.  
Louis, des bords de Chypre<sup>□</sup>, épouvante l'Asie ;  
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports ;  
De la féconde Égypte il menace les bords<sup>□</sup> :  
J'en reçois à l'instant la première nouvelle ;  
Contre les Mamelucs son courage l'appelle :  
Il cherche Mélédin, mon secret ennemi ;  
Sur leurs divisions mon trône est affermi.  
Je ne crains plus enfin l'Égypte ni la France.  
Nos communs ennemis cimentent ma puissance,  
Et, prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,  
Prennent en s'immolant le soin de me venger<sup>□</sup>.  
Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre ;  
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre :

Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,  
 Que Louis me connaisse, et respecte ma foi.  
 Mène-lui Lusignan; dis-lui que je lui donne  
 Celui que sa naissance allie à sa couronne;  
 Celui que par deux fois mon père avait vaincu,  
 Et qu'il tint enchaîné, pendant qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens . . .

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, seigneur, si Louis . . .

OROSMANE.

Il n'est plus temps de feindre<sup>□</sup>;

Zaïre l'a voulu; c'est assez; et mon cœur,  
 En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.  
 Louis est peu pour moi; je fais tout pour Zaïre.  
 Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.  
 Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir  
 Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,  
 Quand, sur les faux avis des desseins de la France,  
 J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.  
 Que dis-je? ces moments, perdus dans mon conseil,  
 Ont de ce grand hymen<sup>□</sup> suspendu l'appareil;  
 D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère;  
 Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.  
 Zaïre ici demande un secret entretien  
 Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien . . .

CORASMIN.

Et vous avez, seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance;  
 Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;

Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.  
Je ne m'en défends point<sup>□</sup>, je foule aux pieds<sup>□</sup> pour elle  
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.  
J'ai méprisé ces lois dont l'âpre austérité  
Fait d'une vertu triste une nécessité.  
Je ne suis point formé du sang asiatique :  
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique<sup>□</sup>,  
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,  
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité :  
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie ;  
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.  
Après ce peu d'instants, volés à mon amour,  
Tous ses moments, ami, sont à moi sans retour<sup>□</sup>.  
Va, ce chrétien attend, et tu peux l'introduire.  
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

## SCÈNE II

CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.  
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

## SCÈNE III

NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

En quel état, ô ciel ! en quels lieux je la laisse !  
O ma religion ! ô mon père ! ô tendresse !  
Mais je la vois.

## SCÈNE IV

ZAÏRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN. Ma sœur, je puis donc vous parler?  
Ah! dans quel temps le ciel nous voulut<sup>□</sup> rassembler!  
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAÏRE.

Dieu! Lusignan? . . .

NÉRESTAN. Il touche à<sup>□</sup> son heure dernière.  
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,  
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts;  
Et cette émotion, dont son âme est remplie,  
A bientôt épuisé les sources de sa vie.  
Mais, pour comble d'horreurs, à ses derniers moments,  
Il doute de sa fille et de ses sentiments;  
Il meurt dans l'amertume, et son âme incertaine<sup>□</sup>  
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAÏRE.

Quoi! je suis votre sœur, et vous pouvez penser  
Qu'à mon sang, à ma loi j'aille ici renoncer?

NÉRESTAN.

Ah! ma sœur! cette loi n'est pas la vôtre encore;  
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore;  
Vous n'avez point reçu ce gage précieux<sup>□</sup>  
Qui nous lave du crime, et nous ouvre les cieux.  
Jurez par nos malheurs, et par votre famille,  
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,  
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui  
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAÏRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,  
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,  
De vivre désormais sous cette sainte loi . . .

Mais, mon cher frère . . . hélas! que veut-elle de moi?

5 Que faut-il?

NÉRESTAN. Détester l'empire de vos maîtres,  
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,  
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,  
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.  
Est-ce à moi d'en parler? moins instruit que fidèle,  
10 Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle.  
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux  
Vous apporter la vie, et dessiller vos yeux.  
Songez à vos serments; et que l'eau du baptême  
Ne vous apporte point la mort et l'anathème.

15 Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.

Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?

A qui le demander dans ce sérail profane?

Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane! ←

Parente de Louis, fille de Lusignan!

20 Vous chrétienne, et ma sœur, esclave d'un soudan!

Vous m'entendez . . . je n'ose en dire davantage:

Dieu! nous réserviez-vous à ce dernier outrage?

ZAÏRE.

Ah, cruel! poursuivez, vous ne connaissez pas

Mon secret, mes tourments, mes vœux, mes attentats.

25 Mon frère, ayez pitié d'une sœur, égarée,

Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.

Je suis chrétienne, hélas! . . . j'attends avec ardeur

Cette eau sainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.

Non, je ne serai point indigne de mon frère,  
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.  
Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien ;  
Dites . . . quelle est la loi de l'empire chrétien ? . . .  
Quel est le châtiment pour une infortunée  
Qui, loin de ses parents, aux fers abandonnée,  
Trouvant chez un barbare un généreux appui,  
Aurait touché son âme et s'unirait à lui ?

NÉRESTAN.

O ciel ! que dites-vous ? ah ! la mort la plus prompte<sup>2</sup>  
Devrait . . .

ZAÏRE. C'en est assez ; frappe, et préviens ta honte.

NÉRESTAN.

Qui ? vous ? ma sœur !

ZAÏRE. C'est moi que je viens d'accuser.

Orosmane m'adore . . . et j'allais l'épouser.

NÉRESTAN.

L'épouser ! est-il vrai, ma sœur ? est-ce vous-même ?  
Vous, la fille des rois ?

ZAÏRE. Frappe, dis-je ; je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez<sup>2</sup>,  
Vous demandez la mort, et vous la méritez :  
Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,  
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,  
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,  
Si ma religion ne retenait mon bras,  
J'irais dans ce palais, j'irais, au moment même,  
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,  
De son indigne flanc le plonger dans le tien,  
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.

Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,  
 Au Nil épouvanté ne va porter la guerre  
 Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,  
 Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs,  
 Zaïre, cependant<sup>2</sup>, ma sœur, son alliée<sup>2</sup>,  
 Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée !  
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi  
 Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi !  
 Dans ce moment affreux, hélas ! ton père expire,  
 En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAÏRE

Arrête, mon cher frère . . . arrête, connais-moi ;  
 Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.  
 ; Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;  
 Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,  
 Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas  
 Que je te demandais, et que je n'obtiens pas.  
 L'état où tu me vois accable ton courage ;  
 0 Tu souffres, je le vois ; je souffre davantage :  
 Je voudrais que du ciel le barbare secours  
 De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,  
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,  
 Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane,  
 20 Le jour que de ta sœur Orosmane charmé . . .  
 Pardonnez-moi, chrétiens ; qui ne l'aurait aimé !  
 Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;  
 Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie.  
 C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir ;  
 30 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir ;  
 Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendresse,  
 Mes serments, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,

Me servent de supplice, et ta sœur en ce jour  
Meurt de son repentir, plus que de son amour.

NÉRESTAN.

Je te blâme, et te plains ; crois-moi, la Providence  
Ne te laissera point périr sans innocence<sup>2</sup> :  
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;  
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux,  
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages  
Soutiendra ce roseau plié par les orages.  
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,  
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.  
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire,  
Et tu vivras fidèle, ou périras martyr.  
Achève donc ici ton serment commencé :  
Achève, et dans l'horreur dont ton cœur est pressé,  
Promets au roi Louis, à l'Europe, à ton père,  
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,  
De ne point accomplir cet hymen odieux  
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,  
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne,  
Et que Dieu par ses mains t'adopte et te soutienne.  
Le promets-tu, Zaïre ? . . .

ZAÏRE.

Oui, je te le promets :

Rends-moi chrétienne et libre, à tout je me sou mets.  
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière ;  
Va, je voudrais te suivre, et mourir la première.

NÉRESTAN.

Je pars. Adieu, ma sœur, adieu, puisque mes vœux  
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,  
Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,  
T'arracher aux enfers<sup>2</sup>, et te rendre à toi-même.



SCÈNE V

ZAÏRE.

ZAÏRE.

Me voilà seule, ô Dieu! que vais-je devenir?  
 Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir!  
 Hélas! suis-je en effet Française, ou musulmane?  
 Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane? [faits!  
 35 Suis-je amante, ou chrétienne? O serments que j'ai  
 Mon père, mon pays, vous serez satisfaits!  
 Fatime ne vient point. Quoi! dans ce trouble extrême,  
 L'univers m'abandonne! on me laisse à moi-même!  
 Mon cœur peut-il porter, seul et privé d'appui,  
 10 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui?  
 A ta loi, Dieu puissant! oui, mon âme est rendue;  
 Mais fais que<sup>r</sup> mon amant s'éloigne de ma vue.  
 Cher amant! ce matin l'aurais-je pu prévoir,  
 Que je dusse aujourd'hui redouter de te voir?  
 15 Moi qui, de tant de feux justement possédée,  
 N'avais d'autre bonheur, d'autre soin, d'autre idée,  
 Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,  
 Te voir, te souhaiter, attendre ton retour!  
 Hélas! et je t'adore, et t'aimer est un crime! X

SCÈNE VI

ZAÏRE, OROSMANE.

OROSMANE.

920 Paraissez, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime  
 Ne souffre plus, madame, aucun retardement;

Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;  
 Les parfums de l'encens remplissent la mosquée;  
 Du dieu de Mahomet la puissance invoquée  
 Confirme mes serments, et préside à mes feux;  
 Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux;  
 Tout tombe à vos genoux; vos superbes rivaux,  
 Qui disputaient mon cœur, et marchaient vos égales,  
 Heureuses de vous suivre et de vous obéir,  
 Devant vos volontés vont apprendre à fléchir:  
 Le trône, les festins, et la cérémonie,  
 Tout est prêt: commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE.

Où suis-je? malheureuse! ô tendresse! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAÏRE. Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAÏRE.

Seigneur!

OROSMANE.

Donnez-moi votre main; daignez, belle Zaïre . . .

ZAÏRE.

Dieu de mon père, hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!

Qu'il redouble ma flamme et mon bonheur! . . .

ZAÏRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère:

D'une vertu modeste il est le caractère.

Digne et charmant objet de ma constante foi,  
Venez, ne tardez plus.

ZAÏRE. Fatime, soutiens-moi . . .

Seigneur . . .

OROSMANE. O ciel! eh quoi<sup>□</sup>!

ZAÏRE. Seigneur, cet hyménée

Était un bien suprême à mon âme étonnée<sup>□</sup>.

Je n'ai point recherché le trône et la grandeur:

Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur<sup>□</sup>!

Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,

En méprisant pour vous les trônes de l'Asie,

Seule et dans un désert, auprès de mon époux,

J'eusse pu sous mes pieds les fouler<sup>□</sup> avec vous.

Mais . . . seigneur . . . ces chrétiens . . .

OROSMANE. Ces chrétiens . . . Quoi! madame,

Qu'aurait donc de commun cette secte et ma flamme?

ZAÏRE.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,

Termine en ces moments sa vie et ses malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt si pressant et si tendre

A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre?

Vous n'êtes point chrétienne; élevée en ces lieux,

Vous suivez dès longtemps la foi de mes aïeux.

Un vieillard qui succombe au poids de ses années

Peut-il troubler ici vos belles destinées?

Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,

Doit se perdre avec moi dans des moments si doux.

ZAÏRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère . . .

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah, Dieu!

ZAÏRE.

Souffrez que l'on diffère . . .

Permettez que ces nœuds, par vos mains assemblés<sup>2</sup> . . .

OROSMANE.

Que dites-vous! ô ciel! est-ce vous qui parlez?

Zaïre!

ZAÏRE. Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre!

ZAÏRE. Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire;  
Excusez ma douleur . . . Non, j'oublie à la fois

Et tout ce que je suis, et tout ce que je dois.

Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.

Je ne puis . . . Ah! souffrez que loin de votre vue,

Seigneur, j'aïlle cacher mes larmes, mes ennuis,

Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.

*(Elle sort.)*

## SCÈNE VII

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je demeure immobile, et ma langue glacée

Se refuse aux transports de mon âme offensée.

Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?

Est-ce moi qu'elle fuit? ô ciel! et qu'ai-je vu?

Corasmin, quel est donc ce changement extrême?

Je la laisse échapper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, et vous vous en plaignez!  
Vous accusez, seigneur, un cœur où vous réglez!

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,  
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?  
Si c'était ce Français! . . . quel soupçon! quelle  
horreur!

Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!  
Hélas! je repoussais ma juste défiance:  
Un barbare, un esclave aurait cette insolence!  
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien  
Réduit à redouter un esclave chrétien!  
Mais, parle; tu pouvais observer son visage,  
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage;  
Ne me déguise rien: mes feux sont-ils trahis?  
Apprends-moi mon malheur . . . tu trembles . . . tu  
frémis.

C'en est assez . . .

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.

Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes;  
Mais, seigneur, après tout, je n'ai rien observé  
Qui doive . . .

OROSMANE. A cet affront je serais réservé!

Non; si Zaïre, ami, m'avait fait cette offense,  
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.

Le déplaisir secret de son cœur agité,  
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté?  
Écoute: garde-toi de soupçonner Zaïre.

Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire:  
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs?

Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs?  
 Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,  
 Qui demain pour jamais se va séparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, seigneur, permis, malgré nos lois,  
 Qu'il jouît de sa vue une seconde fois?  
 Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt? lui, ce traître!

Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaitre?  
 Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,  
 Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi,  
 Déchiré devant elle; et ma main dégouttante<sup>□</sup>  
 Confondrait dans son sang le sang de son amante . . .  
 Excuse les transports de ce cœur offensé;  
 Il est né violent, il aime, il est blessé.  
 Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse;  
 A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.  
 Non, c'est trop sur Zaïre arrêter<sup>□</sup> un soupçon;  
 Non, son cœur n'est point fait pour une trahison.  
 Mais, ne crois pas non plus que le mien s'avilisse  
 A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,  
 A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi:  
 Les éclaircissements sont indignes de moi.  
 Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste em-  
 pire;

Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.  
 Allons, que le sérail soit fermé pour jamais;  
 Que la terreur habite aux portes du palais;  
 Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.  
 Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.  
 On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,

**L**aisser tomber sur elle un regard de bonté;  
**M**ais il est trop honteux de craindre une maîtresse;  
**A**ux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.  
**C**e sexe dangereux, qui veut tout asservir,  
**S'**il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

## ACTE QUATRIÈME

### SCÈNE I

ZAÏRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, madame, et que je vous admire !  
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire.   
Il donnera la force à vos bras languissants,  
De briser des liens si chers et si puissants.

ZAÏRE.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

FATIME.

Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice.  
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAÏRE.

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,  
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille ;  
Vous êtes dans ses bras ; il parle à votre cœur ;  
Et quand ce saint pontife, organe du Seigneur,  
Ne pourrait aborder dans ce palais profane . . .

ZAÏRE.

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane !  
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !

Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment !

Mon Dieu, vous l'ordonnez ! . . . j'eusse été trop  
heureuse ! . . .



FATIME.

Quoi ! regretter encor cette chaîne honteuse !  
Hasarder<sup>2</sup> la victoire, ayant tant combattu !

ZAÏRE.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !  
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.  
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,  
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,  
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.  
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;  
Je mouille devant lui de larmes criminelles  
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;  
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,  
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même ;  
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,  
Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,  
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi<sup>2</sup>.  
Eh bien ! race des rois, dont le ciel me fit naître,  
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,  
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,  
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui !  
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère  
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !  
Ah ! que fait Orosmane ? il ne s'informe pas  
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ;  
Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre<sup>2</sup>.

FATIME.

Quoi ! vous, fille de rois, que vous prétendez suivre<sup>2</sup>,  
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui . . .

ZAÏRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?

Orosmane est-il fait pour être sa victime?  
 Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime?  
 Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,  
 S'il était né chrétien, que serait-il de plus?  
 Et plutôt à Dieu du moins que ce saint interprète,  
 Ce ministre sacré que mon âme souhaite,  
 Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer!  
 Je ne sais, mais enfin j'ose encor espérer  
 Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,  
 Ne réprouverait point une telle alliance:  
 Peut-être, de Zaïre en secret adoré,  
 Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré;  
 Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,  
 Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.  
 Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin  
 Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,  
 Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,  
 Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vous pas que pour vous consoler . . .

ZAÏRE.

Laisse-moi; je vois tout, je meurs sans m'aveugler:  
 Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne;  
 Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane;  
 Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.  
 Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,  
 De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,  
 Expose les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,  
 Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE.

Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protecteur de la loi musulmane,

Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir

Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.

5 Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,

Et vous avez promis . . .

ZAÏRE.

Eh bien! il faut l'attendre.

J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret<sup>□</sup>.

Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!

Et, pour comble d'horreur, je ne suis plus aimée.

## SCÈNE II<sup>□</sup>

OROSMANE, ZAÏRE.

OROSMANE.

20 Madame, il fut un temps où mon âme charmée,

Écoutant sans rougir des sentiments trop chers,

Se fit une vertu de languir dans vos fers.

Je croyais être aimé, madame, et votre maître,

Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être:

25 Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,

En reproches honteux éclater contre vous.

Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,

Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre<sup>□</sup>,

Je viens vous déclarer que le plus froid mépris

130 De vos caprices vains sera le digne prix.

Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,

A chercher des raisons dont la flatteuse adresse,

A mes yeux éblouis colorant vos refus,  
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,  
Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,  
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.  
Madame, c'en est fait, une autre va monter  
Au rang que mon amour vous daignait présenter;  
Une autre aura des yeux, et va du moins connaître  
De quel prix mon amour et ma main devaient être.  
Il pourra m'en coûter<sup>2</sup>; mais mon cœur s'y résout.  
Apprenez qu'Orosmane est capable de tout:  
Que j'aime mieux vous perdre, et, loin de votre vue,  
Mourir désespéré de vous avoir perdue,  
Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi  
Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.  
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes!  
Tu veux commander seul à mes sens éperdus . . .  
Eh bien! puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,  
Seigneur . . .

OROSMANE.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,  
Que je vous adorai, que je vous abandonne,  
Que je renonce à vous, que vous le désirez,  
Que sous une autre loi . . . Zaïre, vous pleurez?

ZAÏRE.

Ah! seigneur! ah! du moins gardez<sup>2</sup> de jamais croire  
Que du rang d'un soudan je regrette la gloire:  
Je sais qu'il faut vous perdre, et mon sort l'a voulu;  
Mais, seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu;  
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne

Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane!

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAÏRE.

Dieu! si je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas!

Vous m'aimez! Et! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,  
A déchirer le cœur d'un amant si fidèle?

5 Je me connaissais mal; oui, dans mon désespoir,

J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.

Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste:

Zaïre, que jamais la vengeance céleste

Ne donne à ton amant, enchaîné sous ta loi,

70 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!

Qui, moi? que sur mon trône une autre fût placée!

Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.

Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits<sup>□</sup>,

Ces dédains affectés, et si bien démentis<sup>□</sup>;

175 C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,

Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie<sup>□</sup>.

Je t'aimerai toujours . . . Mais d'où vient que ton cœur,

En partageant mes feux, différerait mon bonheur?

Parle. Était-ce un caprice? est-ce crainte d'un maître,

180 D'un soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?

Serait-ce un artifice<sup>□</sup>? épargne-toi ce soin;

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin:

Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie!

L'art le plus innocent tient de la perfidie<sup>□</sup>:

1185 Je n'en connus jamais, et mes sens déchirés,

Pleins d'un amour si vrai . . .

ZAÏRE.

Vous me désespérez.

Vous m'êtes cher, sans doute, et ma tendresse extrême  
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel! expliquez-vous. Quoi! toujours me troubler?  
Se peut-il . . . ?

ZAÏRE. Dieu puissant, que ne puis-je parler!

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre?  
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire?  
Me trahit-on? parlez.

ZAÏRE. Eh! peut-on vous trahir?

Seigneur, entre eux et vous vous me verriez courir:  
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre; 11  
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre! grand Dieu!

ZAÏRE. Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grâce de vous.

OROSMANE.

Une grâce! ordonnez et demandez ma vie<sup>o</sup>.

ZAÏRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie! 120  
Orosmane . . . seigneur . . . permettez qu'aujourd'hui,  
Seule, loin de vous-même, et toute à mon ennui,  
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,  
Je cache à votre oreille<sup>o</sup> une plainte importune . . .  
Demain, tous mes secrets vous seront révélés. 125

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel! vous m'accablez!  
Pouvez-vous . . . ?

ZAÏRE. Si pour moi l'amour vous parle encore,

Ne me refusez point la grâce que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien! il faut vouloir tout ce que vous voulez;

J'y consens; il en coûte à mes sens désolés<sup>2</sup>.

Allez, souvenez-vous que je vous sacrifie

Les moments les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE.

En me parlant ainsi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien! vous me quittez, Zaïre?

ZAÏRE.

Hélas! seigneur!

### SCÈNE III

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

5 Ah! c'est trop tôt chercher ce solitaire asile,

C'est trop tôt abuser de ma bonté facile,

Et plus j'y pense, ami, moins je puis concevoir

Le sujet si caché de tant de désespoir.

Quoi donc! par ma tendresse élevée à l'empire,

10 Dans le sein du bonheur que son âme désire,

Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ses pieds,

Ses yeux, remplis d'amour, de larmes sont noyés!

Je suis bien indigné de voir tant de caprices:

Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices?

15 Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés?

Est-ce à moi<sup>2</sup> de me plaindre? on m'aime<sup>2</sup>, c'est assez.

Il me faut expier, par un peu d'indulgence,

De mes transports jaloux l'injurieuse offense.

Je me rends : Je le vois, son cœur est sans détours<sup>2</sup> ;  
 La nature naïve anime ses discours.  
 Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;  
 A sa sincérité je dois ma confiance.  
 Elle m'aime, sans doute ; oui, j'ai lu devant toi,  
 Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;  
 Et son âme, éprouvant cette ardeur qui me touche,  
 Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.  
 Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,  
 Pour montrer tant d'amour et ne le sentir pas ?

## SCÈNE IV

OROSMANE, CORASMIN, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR.

Cette lettre, seigneur, à Zaïre adressée,  
 Par vos gardes saisie, et dans mes mains laissée . . .

OROSMANE.

Donne . . . qui la portait ? Donne<sup>2</sup>.

MÉLÉDOR.

Un de ces chrétiens

Dont vos bontés, seigneur, ont brisé les liens :

Au sérail, en secret, il allait s'introduire ;

On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas ! que vais-je lire ?

Laisse-nous . . . je frémis<sup>2</sup> . . .

## SCÈNE V

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

Cette lettre, seigneur, 1

Pourra vous éclaircir, et calmer votre cœur.



OROSMANE.

Ah ! lisons : ma main tremble et mon âme étonnée  
Prévoit que ce billet contient ma destinée.

Lisons : "Chère Zaïre<sup>□</sup>, il est temps de nous voir ;

Il est vers la mosquée une secrète issue

Où vous pouvez sans bruit et sans être aperçue

Tromper vos surveillants, et remplir notre espoir ;

Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :

Je vous attends ; je meurs si vous n'êtes fidèle<sup>□</sup>."

Eh bien ! cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, seigneur ?

Je suis épouvanté de ce comble<sup>□</sup> d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible !

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?

Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,

50 D'une douleur si vive a reçu le poison !

Ah ! sans doute, l'horreur d'une action si noire

Vous guérit d'un amour qui blessait<sup>□</sup> votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :

Montre-lui cet écrit . . . Qu'elle tremble . . . et  
soudain,

25 De cent coups de poignard que l'infidèle meure !

Mais avant de frapper . . . Ah ! cher ami, demeure ;

Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien,

Devant elle amené . . . non . . . je ne veux plus rien . . .

Je me meurs . . . je succombe à l'excès de ma rage<sup>□</sup>.

CORASMIN.

120 On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur !  
Ce secret qui pesait à son infâme cœur !  
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,  
Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue ;  
Je me fais cet effort, je la laisse sortir ;  
Elle part en pleurant . . . et c'est pour me trahir.  
Quoi, Zaïre !

CORASMIN. Tout sert à redoubler son crime.  
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime ;  
Et de vos sentiments rappelant la grandeur . . .

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,  
Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme  
De ce faste<sup>□</sup> imposant de sa vertu sublime !  
Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu  
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.  
Ah ! qu'il va<sup>□</sup> me payer sa fourbe<sup>□</sup> abominable !  
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable :  
Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser<sup>□</sup>  
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !  
Une esclave ! elle sait ce que j'ai fait pour elle !  
Ah ! malheureux !

CORASMIN. Seigneur, si vous souffrez mon zèle, 123  
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,  
Vous vouliez . . .

OROSMANE. Oui, je veux la voir et lui parler.  
Allez, volez, esclave, et m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne sais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah ! seigneur, vous allez, dans votre désespoir,  
Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes ;  
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;  
Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,  
Pour la justifier cherchera des raisons.  
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue<sup>2</sup>,  
Prenez pour la lui rendre une main inconnue :  
Par là, malgré la fraude et les déguisements,  
Vos yeux démèleront ses secrets sentiments,  
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse ? . . .  
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,  
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.  
Je veux voir à quel point une femme hardie  
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ;  
Un cœur tel que le vôtre . . .

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien :

A son exemple, hélas ! ce cœur ne saurait feindre ;  
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre ;  
Où Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître<sup>3</sup> un rival . . .  
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal ;  
Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle ;  
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;  
Va, cours . . . Je ferai plus, j'éviterai ses yeux ;  
Qu'elle n'approche pas . . . C'est elle, justes cieux !

## SCÈNE VI

OROSMANE, ZAÏRE.

ZAÏRE.

Seigneur, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,  
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien! madame, il faut que vous m'éclaircissiez :  
Cet ordre est important plus que vous ne croyez.  
Je me suis consulté . . . Malheureux l'un par l'autre,  
Il faut régler d'un mot et mon sort et le vôtre.  
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,  
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,  
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,  
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.  
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,  
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.  
Dans votre âme, avec vous, il est temps que je lise,  
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise;  
Jugez-vous: répondez avec la vérité  
Que vous devez au moins à ma sincérité.  
Si de quelque autre amour l'invincible puissance  
L'emporte sur mes soins, ou même les balance<sup>2</sup>,  
Il faut me l'avouer et, dans ce même instant,  
Ta<sup>c</sup> grâce est dans mon cœur; prononce, elle t'attend.  
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore:  
Songe que je te vois, que je te parle encore,  
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,  
Que c'est le seul moment où je veux pardonner.

ZAÏRE.

Vous, seigneur, vous osez me tenir ce langage?

**V**ous, cruel ! Apprenez que ce cœur qu'on outrage,  
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,  
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.  
**J**e ne crains rien ici que ma funeste flamme ;  
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,  
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,  
**L**a honte où je descends de me justifier.  
**J**'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,  
A destiné pour vous ma malheureuse vie.  
**Q**uoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,  
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur,  
Je jure que Zaïre, à soi-même rendue,  
Des rois les plus puissants détesterait la vue ;  
Que tout autre, après vous, me serait odieux.  
**V**oulez-vous plus savoir, et me connaître mieux ?  
**V**oulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,  
Ce cœur désespéré devant vous se déploie ?  
**S**achez donc qu'en secret il pensait malgré lui  
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui ;  
**Q**u'il soupirait pour vous avant que vos tendresses  
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses ;  
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,  
Qu'il vous aimait enfin lorsque vous m'ignoriez ;  
Qu'il n'eût jamais que vous, n'aura que vous pour  
maître ;  
**J**'en atteste le ciel, que j'offense peut-être ;  
Et, si j'ai mérité son éternel courroux,  
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.  
**OROSMANE.**  
**Q**uoi ! des plus tendres feux sa bouche encor m'assure !  
Quel excès de noirceur ! Zaïre ! . . . ah ! la parjure !

Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main<sup>□</sup>!

ZAÏRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein<sup>□</sup>?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Votre bouche

Peut-elle me parler avec ce ton farouche

D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?

Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse!

Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse?

Quels regards effrayants vous me lancez! hélas<sup>□</sup>!

Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, madame.

## SCÈNE VII

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ami, sa perfidie

Au comble de l'horreur<sup>□</sup> ne s'est pas démentie:

Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,

Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.

As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?

Connaîtrai-je à la fois son crime et mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas

Soupirer désormais pour ses traîtres appas;

Vous la verrez sans doute avec indifférence,  
Sans que le repentir succède à la vengeance,  
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits<sup>□</sup>.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô ciel! vous?

OROSMANE. Je vois un rayon d'espérance.

Cet odieux chrétien l'élève de la France,  
Est jeune, impatient, léger, présomptueux;  
Il peut croire aisément ses téméraires vœux:  
Son amour indiscret, et plein de confiance,  
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence<sup>□</sup>!  
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler:  
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.

Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense;  
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence<sup>□</sup>.

Zaïre n'a point vu ce billet criminel,

Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.

Corasmin, écoutez . . . dès que la nuit plus sombre

0 Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre.

Sitôt que ce chrétien, chargé de mes bienfaits,

Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,

Ayez soin qu'à l'instant ma garde le saisisse;

Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,

15 Et que chargé de fers il me soit présenté.

Laissez surtout, laissez Zaïre en liberté.

Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime!

Ma fureur est plus grande et j'en tremble moi-même.

J'ai honte des douleurs où je me suis plongé;

20 Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

## ACTE CINQUIÈME

### SCÈNE I

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE.

On l'a fait avertir<sup>2</sup>, l'ingrate va paraître  
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître;  
Donne-lui le billet de ce traître chrétien;  
Rends-moi compte de tout, examine-la bien:  
Porte-moi sa réponse. On approche . . . c'est elle.

(A Corasmin.)

Viens, d'un malheureux prince ami tendre et fidèle,  
Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

### SCÈNE II

ZAÏRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAÏRE.

Eh! qui peut me parler dans l'état où je suis?  
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me soustraire<sup>2</sup>?  
Le sérail est fermé! Dieu! si c'était mon frère!  
Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,  
Par des chemins cachés le conduisait vers moi!  
Quel esclave inconnu se présente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette lettre, en secret dans mes mains parvenue,



Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAÏRE.

Donne.

[*Elle lit.*]

FATIME, *à part pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout-puissant ! éclate <sup>□</sup> en ta bonté ;  
Fais descendre ta grâce en ce séjour profane !  
Arrache ma princesse au barbare Orosmane !

ZAÏRE, *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME, *à l'esclave.* Allez, retirez-vous ;

On vous rappellera, soyez prêt ; laissez-nous.

### SCÈNE III

ZAÏRE, FATIME.

ZAÏRE.

Lis ce billet : hélas ! dis-moi ce qu'il faut faire ;  
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, madame, aux ordres éternels  
D'un Dieu qui vous demande au pied de ses autels.  
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAÏRE.

Je le sais ; à sa voix je ne suis point rebelle,  
J'en ai fait le serment : mais puis-je m'engager,  
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger ?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée :  
Votre amour parle seul à votre âme ébranlée.  
Je connais votre cœur : il penserait comme eux,

Il hasarderait tout, s'il n'était amoureux.

Ah ! connaissez du moins l'erreur qui vous engage !  
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage !  
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ses cruautés,  
Et l'âme d'un Tartare à travers ses bontés ?  
Ce tigre, encor farouche au sein de sa tendresse,  
Même en vous adorant, menaçait sa maîtresse . . .  
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher !  
Vous soupirez pour lui !

ZAÏRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?

C'est moi qui l'offensais, moi qu'en cette journée  
Il a vu souhaiter ce fatal hyménée ;  
Le trône était tout prêt, le temple était paré,  
Mon amant m'adorait, et j'ai tout différé.  
Moi, qui devais ici trembler sous sa puissance,  
J'ai de ses sentiments bravé la violence ;  
J'ai soumis son amour, il fait ce que je veux,  
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre âme est blessée,  
Peut-il en ce moment remplir votre pensée !

ZAÏRE.

Ah ! Fatime, tout sert à me désespérer :  
Je sais que du sérail rien ne peut me tirer ;  
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée,  
Quitter ce lieu funeste à mon âme égarée ;  
Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,  
Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.  
Quel état ! quel tourment ! Non, mon âme inquiète  
Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite ;  
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.

Dieu ! détourne de moi ces noirs pressentiments ;  
 Prends soin de nos chrétiens, et veille sur mon frère !  
 Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chère !  
 Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir ;  
 Mais dès que de Solyme il aura pu partir,  
 Par son absence alors à parler enhardie,  
 J'apprends à mon amant le secret de ma vie :  
 Je lui dirai le culte où mon cœur est lié ;  
 Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.  
 Mais, dussé-je<sup>□</sup> au supplice être ici condamnée,  
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née<sup>□</sup>.  
 Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux.  
 Rappelle cet esclave.

SCÈNE IV

ZAÏRE.

ZAÏRE.

O Dieu de mes aïeux !

Dieu de tous mes parents, de mon malheureux père,  
 Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire !

SCÈNE V

ZAÏRE, L'ESCLAVE.

ZAÏRE.

\* Allez dire au chrétien qui marche sur vos pas  
 Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,  
 Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

(*A part.*)

Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre !

## SCÈNE VI

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

[fureur!

Que ces moments, grand Dieu, sont lents pour ma

(*A l'esclave.*)

Eh bien! que t'a-t-on dit? réponds, parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur, 11

On n'a jamais senti de si vives alarmes:

Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes;

Elle m'a fait sortir, elle m'a rappelé,

Et, d'une voix tremblante, et d'un cœur tout troublé,

Près de ces lieux, seigneur, elle a promis d'attendre 12

Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre<sup>2</sup>.

OROSMANE.

(*A l'esclave.*)

(*A Corasmin.*)

Allez, il me suffit. . . . Ote-toi de mes yeux<sup>2</sup>,

Laisse-moi: tout mortel me devient odieux.

Laisse-moi seul, ~~je~~ dis-je, à ma fureur extrême:

Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même. 13

## SCÈNE VII

OROSMANE.

OROSMANE.

Où suis-je? ô ciel! où suis-je! où porté-je mes vœux!

Zaïre, Nerestan . . . couple ingrat, couple affreux!

Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire<sup>2</sup>.

Ce jour souillé par vous! . . . misérable Zaïre,

Tu ne jouiras pas. . . . Corasmin, revenez. 151

## SCÈNE VIII

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah ! trop cruel ami, quoi ! vous m'abandonnez !  
Venez ; a-t-il paru, ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !

Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?

520 Zaïre ! . . . l'infidèle ! . . . après tant de bienfaits !

J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,

Contemplé de mon rang<sup>□</sup> la chute épouvantable ;

J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,

Conservé mon courage et ma tranquillité :

525 Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime !

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême<sup>□</sup> ?

Quel est votre dessein ?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris.

CORASMIN.

Seigneur . . .

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes esprits<sup>□</sup>.

On vient.

CORASMIN.

Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance ;

1530 Le sérail est plongé dans un profond silence ;

Tout dort, tout est tranquille ; et l'ombre de la nuit. . . .

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, et son horreur me suit.

A ce coupable excès porter la hardiesse !

Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse<sup>□</sup> !  
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah ! Corasmin !  
Un seul de ses regards aurait fait mon destin :  
Je ne puis être heureux ni souffrir que par elle.  
Prends pitié de ma rage. Oui, cours . . . Ah ! la  
CORASMIN. [cruelle

Est-ce vous qui pleurez ? vous, Orosmane ? ô cieux !  
OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux<sup>□</sup>.  
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre ;  
Mais ces pleurs sont cruels<sup>□</sup>, et la mort va les suivre :  
Plains Zaïre, plains-moi ; l'heure approche ; ces pleurs  
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous !

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances, 1500

Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.

Approche, viens ; j'entends . . . je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan ; va, dis-je, qu'on l'enchaîne ;  
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne ! 1500

## SCÈNE IX

OROSMANE, ZAÏRE ET FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAÏRE.

Viens, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je ! Est-ce là cette voix

Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?  
 Cette voix qui trahit un feu si légitime?  
 Cette voix infidèle, et l'organe du crime? [destina  
 Perfide! . . . vengeons-nous . . . , Quoi! c'est elle? ô  
 (*Il tire son poignard.*)

Zaïre! ah Dieu! . . . ce fer échappe de ma main.

ZAÏRE, à *Fatime*.

C'est ici le chemin; viens, soutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAÏRE.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu . . .

o Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, *courant à Zaïre*.

C'est moi que tu trahis; tombe à mes pieds, parjure!

ZAÏRE, *tombant dans la coulisse*².

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux . . . Je ne puis . . . Qu'ai-je fait?

Rien que de juste . . . allons, j'ai puni son forfait².

es Ah! voici son amant que mon destin m'envoie

Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

## SCÈNE X

OROSMANE, ZAÏRE, NÉRESTAN, CORASMIN, FATIME,  
 ESCLAVES.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,  
 De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher;

Méprisable ennemi, qui fais encor paraître  
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître;  
Tu m'imposais ici pour me déshonorer:  
Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.  
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes  
Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.  
Avez-vous ordonné son supplice?

CORASMIN.

Oui, seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.  
Tes yeux cherchent partout, et demandent encore  
La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.  
Regarde, elle est ici.

NÉRESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur! . . .

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah! que vois-je! Ah! ma sœur!  
Zaïre . . . elle n'est plus! Ah! monstre! Ah! jour  
horrible!

OROSMANE.

Sa sœur! Qu'ai-je entendu? Dieu! serait-il possible?

NÉRESTAN.

Barbare, il est trop vrai; viens épuiser mon flanc  
Du reste infortuné de cet auguste sang.  
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père;  
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,  
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux  
La volonté dernière et les derniers adieux;  
Je venais dans un cœur trop faible et trop sensible,  
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.



Hélas! elle offensait notre Dieu, notre loi,  
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi<sup>c</sup>.

OROSMANE.

Zaïre! . . . Elle m'aimait? Est-il bien vrai, Fatime?  
Sa sœur? . . . J'étais aimé?

FATIME.

Cruel! voilà son crime.

5 Tigre altéré de sang, tu viens de massacrer  
Celle qui, malgré soi constante à t'adorer,  
Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères  
Recevrait le tribut de ses larmes sincères,  
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,  
100 Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.  
Hélas! à cet excès son cœur l'avait trompée;  
De cet espoir trop tendre elle était occupée;  
Tu balançais<sup>c</sup> son Dieu dans son cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit assez. O ciel! j'étais aimé!

105 Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage<sup>c</sup>. . .

NÉRESTAN.

Cruel! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage?  
Il ne reste que moi de ce sang glorieux  
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux;  
Rejoins un malheureux à sa triste famille,  
1610 Au héros dont tu viens d'assassiner la fille.  
Tes tourments sont-ils prêts? Je puis braver tes coups;  
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.  
Mais la soif de mon sang, qui toujours te dévore,  
Permet-elle à l'honneur de te parler encore?  
1615 En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens  
Dont tu m'avais juré de briser les liens:  
Dans sa férocité, ton cœur impitoyable

De ce trait généreux serait-il bien capable?  
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre!

CORASMIN. Hélas! seigneur, où portez-vous vos pas?  
Rentrez, trop de douleur de votre âme s'empare;  
Souffrez que Nérestan . . .

NÉRESTAN. Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE, *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers . . . Écoutez, Corasmin,  
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.  
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses;  
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses,  
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, seigneur . . .

OROSMANE. Obéis, et ne réplique pas;  
Vole, et ne trahis point la volonté suprême  
D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime:  
Va, ne perds point de temps, sors, obéis . . .

(*A Nérestan.*) Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,  
Quitte ces lieux sanglants, remporte en ta patrie  
Cet objet que ma rage a privé de la vie.  
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,  
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.  
Mais, si la vérité par toi se fait connaître,  
En détestant mon crime, on me plaindra peut-être.  
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré<sup>□</sup>  
A plongé dans un sein qui dut<sup>□</sup> m'être sacré;  
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse

A la plus digne femme, à la plus vertueuse,  
Dont le ciel ait formé les innocents appas;  
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes États;  
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée;  
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée.

*(Aux siens.)*

*(Il se tue.)*

Respectez ce héros, et conduisez ses pas.

NÉRESTAN.

Guide-moi, Dieu puissant! je ne me connais pas.  
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,  
Et que dans mon malheur ce soit moi qui te plaigne!

FIN DE ZAÏRE



## ÉPÎTRES



## ÉPÎTRE À MADEMOISELLE GAUSSIN,

JEUNE ACTRICE, QUI A REPRÉSENTÉ LE RÔLE DE  
ZAÏRE AVEC BEAUCOUP DE SUCCÈS.

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage;  
Reçois mes vers au théâtre applaudis;  
Protège-les: "Zaïre" est ton ouvrage;  
Il est à toi, puisque tu l'embellis.

Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,  
Ta voix touchante, et tes sons enchanteurs,  
Qui du critique ont fait tomber les armes.  
Ta seule vue adoucit les censeurs.  
L'illusion, cette reine des cœurs,  
Marche à ta suite, inspire les alarmes,  
Le sentiment, les regrets, les douleurs,  
Et le plaisir de répandre des larmes.

Le dieu des vers qu'on allait dédaigner,  
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire;  
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,  
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.  
Entre ces dieux désormais tu vas vivre:  
Hélas! longtemps je les servis tous deux;  
Il en est un que je n'ose plus suivre.  
Heureux cent fois le mortel amoureux

Qui tous les jours peut te voir et t'entendre,  
Que tu reçois avec un souris tendre,  
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,  
Qui, pénétré de leur feu qu'il adore,  
A tes genoux oubliant l'univers,  
Parle d'amour et t'en reparle encore:  
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!



## ÉPÎTRE

A MME. LA MARQUISE DU CHÂTELET  
SUR LA CALOMNIE

(1733)

Écoutez-moi, respectable Émilie :  
Vous êtes belle ; ainsi donc, la moitié  
Du genre humain sera votre ennemie :  
Vous possédez un sublime génie ;  
On vous craindra : Votre tendre amitié  
Est confiante, et vous serez trahie.  
Votre vertu, dans sa démarche unie,  
Simple et sans fard, n'a point sacrifié  
A nos dévots<sup>□</sup> ; craignez la calomnie.  
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,  
Aux traits malins que tout fat à la cour,  
Par passe-temps, souffre, et rend tour à tour.  
La Médisance est la fille immortelle  
De l'Amour-Propre et de l'Oisiveté.  
Ce monstre ailé paraît mâle et femelle,  
Toujours parlant, et toujours écouté.  
Amusement et fléau de ce monde,  
Elle y préside, et sa vertu féconde  
Du plus stupide échauffe les propos ;  
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots<sup>□</sup>.  
En ricanant, cette maigre furie  
Va de sa langue épandre les venins

Sur tous états; mais trois sortes d'humains,  
Plus que le reste, aliments de l'envie,  
Sont exposés à sa dent de harpie;  
Les beaux-esprits, les belles et les grands,  
Sont de ses traits les objets différents.  
Quiconque en France avec éclat attire  
L'œil du public, est sûr de la satire.  
Un bon couplet, chez ce peuple falot,  
De tout mérite est l'infailible lot.

. . . . .

Jérusalem a connu la satire,  
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,  
Prennent ses lois: la terre est son empire;  
Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.  
Là, tous les soirs, la troupe vagabonde  
D'un peuple oisif, appelé "le beau monde,"  
Va promener, de réduit en réduit<sup>o</sup>  
L'inquiétude et l'ennui qui la suit.  
Là, sont en foule antiques mijaurées,  
Jeunes oisons, et bégueules titrées,  
Disant des riens d'un ton de perroquet,  
Lorgnant des sots, et trichant au piquet;  
Blondins<sup>o</sup> y sont, beaucoup plus femmes qu'elles<sup>o</sup>,  
Profondément remplis de bagatelles,  
D'un air hautain, d'une bruyante voix,  
Chantant, dansant, minaudant à la fois.  
Si, par hasard, quelque personne honnête,  
D'un sens plus droit et d'un goût plus heureux,  
Des bons écrits ayant meublé sa tête,  
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux<sup>o</sup>,

Tout aussitôt leur brillante cohue,  
D'étonnement et de colère émue,  
Bruyant essaim de frelons envieux,  
Pique et poursuit cette abeille charmante,  
Qui leur apporte, hélas ! trop imprudente,  
Ce miel si pur et si peu fait pour eux.

. . . . .

Lorsque Louis<sup>□</sup>, qui, d'un esprit si ferme,  
Brava la mort comme ses ennemis<sup>□</sup>,  
De ses grandeurs ayant subi le terme,  
Vers sa chapelle allait à Saint-Denis<sup>□</sup>,  
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,  
Ivre de vin, de folie et de joie,  
De cent couplets égayant le convoi,  
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.  
Vous avez tous connu, comme je pense,  
Ce bon régent<sup>□</sup> qui gâta tout en France :  
Il était né pour la société,  
Pour les beaux-arts et pour la volupté ;  
Grand, mais facile, ingénieux, affable,  
Peu scrupuleux, mais de crime incapable.  
Et cependant, ô mensonge, ô noirceur !  
Nous avons vu la ville et les provinces,  
Au plus aimable, au plus clément des princes,  
Donner les noms<sup>□</sup>. . . . Quelle absurde fureur !  
Chacun les lit, ces archives d'horreur,  
Ces vers impurs, appelés Philippiques<sup>□</sup>,  
De l'imposture effroyable chronique ;  
Et nul Français n'est assez généreux  
Pour s'élever, pour déposer contre eux !

Que le mensonge un instant vous outrage,  
Tout est en feu soudain pour l'appuyer :  
La vérité perce enfin le nuage,  
Tout est de glace<sup>□</sup> à vous justifier.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.  
En vain Boileau, dans ses sévérités  
A de Quinault<sup>□</sup> dénigré les beautés :  
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,  
Rit de sa haine, et marche à ses côtés<sup>□</sup>.

Moi-même, enfin, qu'une cabale inique  
Voulut noircir de son souffle caustique,  
Je sais jouir, en dépit des cagots<sup>□</sup>,  
De quelque gloire, et même du repos.

Voici le point sur lequel je me fonde :  
On entre en guerre en entrant dans le monde<sup>□</sup>.  
Homme privé<sup>□</sup>, vous avez vos jaloux,  
Rampant dans l'ombre, inconnus comme vous,  
Obscurément tourmentant votre vie :  
Homme public, c'est la publique envie  
Qui contre vous lève son front altier.  
Le Coq jaloux se bat sur son fumier,  
L'Aigle dans l'air, le taureau dans la plaine :  
Tel est l'état de la nature humaine.  
La Jalousie et tous ses noirs enfants  
Sont au théâtre, au conclave, aux couvents.  
Montez au ciel : trois déesses rivales<sup>□</sup>  
Troublent le ciel, qui vit de leurs scandales.  
Que faire donc ? A quel saint recourir ?  
Je n'en sais point : il faut savoir souffrir.

## ÉPÎTRE

A MME. DENIS, NIÈCE DE L'AUTEUR

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES

(1748)

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;  
Que l'amitié, que le sang qui nous lie,  
Nous tienne lieu du reste des humains:  
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!  
Ce tourbillon qu'on appelle le *monde*<sup>2</sup>  
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,  
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas  
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

. . . . .  
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,  
Que nous usons de ce temps qui s'envole;  
C'est donc ainsi que nous perdons des jours  
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

Mais que ferai-je? Où fuir loin de moi-même?  
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime,  
On ne peut vivre avec lui ni sans lui.  
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.  
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,  
Vole à la cour, dégoûté de la ville.<sup>2</sup>  
Si dans Paris chacun parle au hasard,

Dans cette cour on se tait avec art,  
Et de la joie, ou fausse ou passagère,  
On n'a pas même une image légère.  
Heureux qui peut de son maître<sup>□</sup> approcher !  
Il n'a plus rien désormais à chercher.  
Mais Jupiter, au fond de l'Empyrée<sup>□</sup>,  
Cache aux humains sa présence adorée ;  
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux  
D'entrer le soir au cabinet des cieux<sup>□</sup>.  
Faut-il aller, confondu dans la presse,  
Prier les dieux de la seconde espèce,  
Qui des mortels font le mal ou le bien ?  
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,  
Et qui, portés sur ces rapides sphères  
Que la fortune agite en sens contraires,  
L'esprit troublé de ce grand mouvement,  
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment ?  
A leur lever<sup>□</sup> pressez-vous pour attendre,  
Pour leur parler sans vous en faire entendre  
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,  
Dans l'antichambre un refus très poli.  
"Non, dites-vous, la cour ni le beau monde  
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.  
Fuis pour jamais ces puissants dangereux<sup>□</sup> ;  
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux,  
Bon citoyen, travaille pour la France,  
Et du public attends ta récompense."  
Qui?—Le Public . . . Ce fantôme inconstant,  
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,  
Qui flatte et mord, qui dresse par sottise  
Une statue, et par dégoût la brise ?

Frappant des mains, bat à tort<sup>□</sup>, à travers,  
Au mauvais sens<sup>□</sup> qui hurle en mauvais vers.

5 Mais il<sup>□</sup> revient, il répare sa honte;  
Le temps l'éclaire; oui, mais la mort plus prompte  
15 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,  
En attendant que les siens soient ouverts.  
Chez nos neveux on me rendra justice;  
Mais, moi vivant, il faut que je jouisse.  
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus  
20 Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?  
L'ombre de Pope avec les rois repose;  
Un peuple entier fait son apothéose,  
Et son nom vole à l'immortalité:  
30 Quand il vivait, il fut persécuté.  
Ah! cachons nous; passons avec les sages  
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;  
Et dérobons à l'œil de l'envieux  
Le peu de temps que me laissent les dieux.  
40 Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,  
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,  
Loin du méchant qui ne te connaît pas,  
Loin du bigot, dont la peur dangereuse  
50 Corrompt la vie, et rend la mort affreuse!

## LETTRE À M. DE LA ROQUE<sup>2</sup>

Août. 1782.

Quoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage et vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zaïre*. Il me semble que je vois M. Le Normand ou M. Cochin<sup>2</sup> réduire un de leurs clients à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse; mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

*Zaïre* est la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité<sup>2</sup> de mon cœur; c'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocle<sup>2</sup>. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille me paraissaient ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du Corrège<sup>2</sup> au chaste et noble pinceau de Raphaël.

Le public qui fréquente les spectacles est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrège. Il faut de la tendresse et du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'Andronic et



d'Hippolyte<sup>o</sup>, et à peine un seul qui réussisse dans ceux de Cinna et d'Horace<sup>o</sup>. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; et, pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; et de l'autre, l'amour le plus tendre et le plus malheureux; les mœurs des mahométans et celles des chrétiens; la cour d'un soudan et celle d'un roi de France; et de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique<sup>o</sup>. Je n'ai pris  
40 dans l'histoire que l'époque de la guerre de saint Louis; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant si neuve et si fertile, s'arrangea d'elle-même, et au lieu que le plan d'*Ériphyle*<sup>o</sup> m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un seul jour, et  
45 l'imagination, échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu (car où est l'artiste sans amour-propre?); mais je devais cette excuse au public, des fautes et des négligences  
50 qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que<sup>o</sup> j'en eusse châtié le style; mais des raisons dont il est inutile de fatiguer le public n'ont pas permis qu'on différât. Voici, monsieur, le sujet de cette pièce.

55 La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. Orosmane, fils de

Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus et de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du sérail et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son sérail et ses États étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de Noradin. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan; et étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois et avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de Zaïre, ignorait sa naissance, aussi bien que Nérestan et que tous ces enfants de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parents, et qui ne connaissent de famille et de patrie que le sérail. Zaïre savait seulement qu'elle était née chrétienne; Nérestan et quelques autres esclaves, un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave nommée Fatime, née chrétienne, et mise <sup>au</sup> ~~au~~ sérail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire Zaïre du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune

Nérestan, qui avait la liberté de voir Zaïre et Fatime, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre, Fatime, et dix chevaliers chrétiens, du bien<sup>q</sup> qu'il avait acquis en France, et de les amener à la cour de saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au sultan Orosmane la permission de retourner en France sur sa seule parole, et le sultan eut la générosité de le permettre. Nérestan partit et fut deux ans hors de Jérusalem.

100 Cependant la beauté de Zaïre croissait avec son âge, et la naïveté touchante de son caractère la rendait encore plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit et lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie, et d'avoir dans Zaïre un ami, une maîtresse, une femme qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs, et qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, 105 s'évanouirent bientôt à la vue du sultan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenait<sup>q</sup> point de France. Zaïre ne voyait qu'Orosmane et son amour; elle était prête d'épouser le sultan, lorsque le jeune Français arriva. 115 Orosmane le fait entrer en présence même<sup>q</sup> de Zaïre. Nérestan apportait, avec la rançon de Zaïre et de Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. "J'ai satisfait à mes serments, dit-il au sultan: c'est à

toi de tenir ta promesse, de me remettre Zaïre, Fatime et les dix chevaliers; mais apprend que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon : *une pauvreté noble est tout ce qui me reste*; je viens me remettre dans tes fers." Le soudan, satisfait du grand courage de ce chrétien, et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix et le combla de présents; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée et qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de Lusignan, fait esclave depuis longtemps dans Césarée.

Ce Lusignan, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter; il parut devant Orosmane, accablé du refus qu'on lui faisait de Lusignan et de Zaïre; le soudan remarqua ce trouble; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer; cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec Nérestan.

Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à Nérestan une preuve de sa reconnaissance; elle se jette aux pieds d'Orosmane pour obtenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne pouvait rien refuser à Zaïre; on alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec Nérestan dans les appartements extérieurs du sérail; ils pleuraient la destinée de Lusi- 150

**gnan** : surtout le chevalier de Chatillon, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami et à son maître, lorsque Zaïre arrive et leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, et reconnaissant Chatillon, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. Zaïre prend la parole en lui présentant Nérestan : "C'est à ce jeune Français, dit-elle, que vous et tous les chrétiens devez votre liberté." Alors le vieillard apprend que Nérestan a été élevé dans le sérail avec Zaïre, et se tournant vers eux : "Hélas ! dit-il, puisque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage ; instruisez-moi du sort de mes enfants. Deux me furent enlevés au berceau, lorsque je fus pris dans Césarée ; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mère. O mes fils ! ô martyrs ! veillez du haut du ciel sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore. Hélas ! j'ai su que mon dernier fils et ma fille furent conduits dans ce sérail. Vous qui m'écoutez, Nérestan, Zaïre, Chatillon, n'avez-vous nulle connaissance de ces tristes restes du sang de Godefroi<sup>2</sup> et de Lusignan ?"

Au milieu de ces questions, qui déjà remuaient le cœur de Nérestan et de Zaïre, Lusignan aperçut au bras de Zaïre un ornement qui renfermait une croix : il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille

lorsqu'on la portait au baptême; Chatillon l'en avait ornée lui-même, et Zaïre avait été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à Lusignan qu'il est père encore; et la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, et s'expliquant par des larmes: "Embrassez-moi, mes chers enfants, s'écria Lusignan, et revoyez votre père!" Zaïre et 190 Nérestan ne pouvaient s'arracher de ses bras. "Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne?" Zaïre rougit et frémit à ces paroles. Lusignan vit sa honte et son malheur, et 195 Zaïre avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion et la nature, donnèrent en ce moment des forces à Lusignan; il embrassa sa fille et lui montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ et le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de 200 tant de chrétiens, de son fils, et du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds et lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du sérail, qui sépare Zaïre de son père et de son frère, et qui arrête tous les 205 chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'Orosmane. La flotte de saint Louis était partie de Chypre<sup>o</sup> et on craignait pour les côtes de Syrie, mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de 210 saint Louis pour l'Égypte, Orosmane fut rassuré; il était lui-même ennemi du soudan d'Égypte. Ainsi

n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les envoyât à leur roi et ne songea plus qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers Zaïre.

Pendant que le mariage se préparait, Zaïre désolée demanda au soudan la permission de revoir Nérestan encore une fois. Orosmane, trop heureux de trouver une occasion de plaire à Zaïre, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Nérestan revit donc Zaïre; mais ce fut pour lui apprendre que son père était près d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfants et l'amertume d'ignorer si Zaïre serait chrétienne, et qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. Zaïre, attendrie et vaincue, promit tout et jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née, qu'elle serait chrétienne, qu'elle n'épouserait point Orosmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment, qu'Orosmane, plus amoureux et plus aimé que jamais, vint la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée entre son Dieu, sa famille et son nom, qui la retenaient, et le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la douleur, et s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir, et le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur, et de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le

cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paraître, et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encore Zaïre, lui pardonna, et l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister; elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie, qu'Orosmane céda encore, et lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, et fermait les yeux sur le reste.

Cependant, dans les premiers mouvements de jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les chrétiens. Nérestan, trouvant le serail fermé, et n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à Zaïre: il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la mosquée, et lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à Orosmane. Le soudan en crut à peine ses yeux; il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur et du crime de Zaïre. Après avoir comblé un étranger,



un captif, de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître: c'était sans doute un état horrible; mais Orosmane aimait, et il souhaitait de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Nérestan; Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne, et il va à l'heure et à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant; et après avoir longtemps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra Nérestan, et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son poignard, et il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix, et son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle Nérestan, et à ce nom Orosmane la poignarde.

Dans l'instant on lui amène Nérestan s'enchaîné, avec Fatime, complice de Zaïre. Orosmane, hors de lui, s'adresse à Nérestan, en le nommant son rival. "C'est toi qui m'arraches Zaïre, dit-il; regarde-la avant que de mourir; que ton supplice commence avec le sien; regarde-la, te dis-je." Nérestan s'approche de ce corps expirant: "Ah! que vois-je, ah! ma sœur! Bar-

bare, qu'as-tu fait? . . .” A ce mot de sœur, Orosmane est comme un homme qui revient d'un songe funeste; il connaît son erreur; il voit ce qu'il a perdu; il est trop abîmé dans l'horreur de son état pour se plaindre. Nérestan et Fatime lui parlent; mais, de tout ce qu'ils disent, il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. “Qu'ordonnes-tu de moi?” lui dit Nérestan. Le soudan, après un long silence, fait ôter les fers à Nérestan, le comble de largesses, lui et tous les chrétiens, et se tue auprès de Zaïre.

Voilà, monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre? qui ne sait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante et hasardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque temps le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre et un bon ouvrage! J'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même; et si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

## LETTRE À M. DE CIDEVILLE.

25 d'août. 1782.

Mes chers et aimables critiques<sup>2</sup>, je voudrais que vous pussiez être témoins du succès de *Zaïre*; vous verriez que vos avis ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y en a peu dont je n'aie profité. Souffrez, mon cher Cideville, que je me livre avec vous en liberté au plaisir de voir réussir ce que vous avez approuvé. Ma satisfaction s'augmente en vous la communiquant. Jamais pièce ne fut si bien jouée que *Zaïre*, à la quatrième représentation. Je vous souhaitais bien là : vous auriez vu que le public ne hait pas votre ami. Je parus dans une loge, et tout le parterre me battit des mains. Je rougissais, je me cachais, mais je serais un fripon si je ne vous avouais que j'étais sensiblement touché. Il est doux de n'être pas honni dans son pays; je suis sûr que vous m'en aimerez davantage. Mais, messieurs, renvoyez-moi donc *Ériphyle*, dont je ne peux me passer, et qu'on va jouer à Fontainebleau. Mon Dieu, ce que c'est que de choisir un sujet intéressant! *Ériphyle* est bien mieux écrite que *Zaïre*; mais tous les ornements, tout l'esprit, et toute la force de la poésie, ne valent pas, à ce qu'on dit, un trait de sentiment. Renvoyez-moi cependant mon paquet par le coche<sup>2</sup>. J'en ai un besoin extrême; mais j'ai encore plus besoin de vos avis.

Adieu, mes chers Cideville et Formont.

*Quod si me tragicois vatibus inseres,  
Sublimi feriam sidera vertice<sup>2</sup>.*

Hor., lib. I, od. I, v. 86.

Je vous demande en grâce de passer chez Jore<sup>n</sup>, et de vouloir bien le presser un peu de m'envoyer les exemplaires de l'édition de Hollande. Adieu; je vous embrasse bien tendrement.

## LETTRE À M. DE FORMONT.

A Paris, ce samedi . . . novembre. 1732.

Il y a mille ans, mon cher Formont, que je ne vous ai écrit; j'en suis plus fâché que vous. Vous me parliez, dans votre dernière lettre, de *Zaïre*, et vous me  
5 donniez de très-bons conseils. Je suis un ingrat de toutes façons. J'ai passé deux mois sans vous en remercier, et je n'en ai pas assez profité. J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire, et l'autre à corriger *Zaïre*. Mais je l'ai perdu tout entier,  
10 à Fontainebleau, à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies, à former de grandes factions pour des bagatelles, et à brouiller toute la cour pour des riens. Dans les intervalles que me laissaient  
15 ces importantes billevesées, je m'amusais à lire Newton, au lieu de retoucher notre *Zaïre*. Je suis enfin déterminé à faire paraître ces *Lettres anglaises*; et c'est pour cela qu'il m'a fallu relire Newton; car il ne m'est pas permis de parler d'un si grand homme sans le con-  
20 naître. J'ai refondu entièrement les lettres où je parlais de lui, et j'ose donner un petit précis de toute sa philosophie. Je fais son histoire et celle de Descartes. Je touche en peu de mots les belles découvertes et les innombrables erreurs de notre René<sup>□</sup>. J'ai la hardiesse  
25 de soutenir le système d'Isaac<sup>□</sup>, qui me paraît démontré. Tout cela fera quatre ou cinq lettres, que je tâche

d'égayer et de rendre intéressantes autant que la matière peut le permettre. Je suis aussi obligé de changer tout ce que j'avais écrit à l'occasion de M. Locke, parce qu'après tout je veux vivre en France<sup>□</sup>, et qu'il ne m'est pas permis d'être aussi philosophe qu'un Anglais. Il me faut déguiser à Paris ce que je ne pourrais dire trop fortement à Londres. Cette circonspection, malheureuse, mais nécessaire, me fait rayer plus d'un endroit assez plaisant sur les quakers et les presbytériens. Le cœur m'en saigne; Thieriot<sup>□</sup> en souffrira; vous regretterez ces endroits, et moi aussi; mais

*Non me fata meis patiuntur scribere nugas  
Auspiciis, et sponte mea componere chartas<sup>□</sup>.*

J'ai lu au cardinal de Fleuri deux lettres sur les quakers, desquelles j'avais pris grand soin de retrancher tout ce qui pouvait effaroucher sa dévote et sage Éminence. Il a trouvé ce qui en restait encore assez plaisant<sup>□</sup>; mais le pauvre homme ne sait pas ce qu'il a perdu. Je compte vous envoyer mon manuscrit, dès que j'aurai tâché d'expliquer Newton et d'obscurcir Locke. . . .

Tout le monde vous désire ici. Vous devriez bien venir reprendre votre appartement chez MM. des Alleurs, et passer votre hiver à Paris. Vous me feriez peut-être faire encore quelque tragédie nouvelle. Adieu; je supplie M. de Cideville de vous dire combien je vous aime, et je prie M. de Formont d'assurer mon cher Cideville de ma tendre amitié.

Adieu; je ne me croirai heureux que quand je pourrai passer ma vie entre vous deux.

## NOTES

### ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

**Line 20. Négociant.** "On joua une mauvaise farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite, et entre autres M. Falkener. Le sieur Hérault, lieutenant de police, permit cette indignité, et le public siffla." (Note in the French edition).

**60.** Note the peculiar meaning of **sage** which is "sensible" rather than "wise." The word implies the capacity of self-restraint and prudence.

**75.** This may be translated thus:

Tis only pretty Lecouvreur who won't  
Trot on that road where all her comrades gallop  
At a fierce rate and knowing no restraint.  
Whene'er she speaks in plaintive tones or weeps,  
Without those frightful howls the others utter,  
Your heart is moved so that you weep with her.

**124. Avec naïveté, ingenuously.**

**126. Beaux answers here to pretty.**

**152. Je veux . . . universelle, I am ready to admit that it is a fault, but it is and will remain a universal fault.** In several of his dramas Voltaire ignored the love motive entirely, following in this respect the example of the Greek dramatists.

**171. Les poètes . . . savoir, it was therefore unavoidable that the poets were left in ignorance as regards, etc.**

**172. Honnêtes** (before its noun), *honest, fair, decent, upright; also, well-meaning.* It would seem that *honnêtes* in the sense of "polite," "well-bred," were required, but if so the adjective should follow its noun according to modern usage.

**186. Cf. Bérénice, act II, sc. 2.**

**260-61. C'est, je crois . . . doit en être crue, in respect to this art I believe our nation has a right to speak with authority.**

**269. Expériences, experiments.**

**272. Qui, etc., he who possesses both, as you do!**

## ZAÏRE

According to the rules of the French classical theatre the scene does not change throughout the piece, and the stage is never empty. The action is supposed to take place during the seventh crusade, about 1248, under Louis IX., called Saint Louis, and occupies only a part of one day. We have here a case of very strict application of the three unities: of action, of time, and of place, as formulated by Boileau and practised before him. The scene is in the seraglio, the palace of the sultan. The common idea of a seraglio is that it is the building set apart for the sultan's wives, but this is a mistake, the name for that locality being *harem*.

**Line 4. Ténébreux, sereins.** Cf. Racine's *Esther*, act I, sc. 7: *Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres*, and *Athalie*, act I, sc. 1: *En des jours ténébreux a changé ces beaux jours*.

**5. La paix . . . vos charmes**, the peace of your heart grows with your charms, i.e. as your beauty revives (as expressed in the following line) the peace of your heart increases.

**8. Français.** In the edition of 1736 the poet introduced the spelling of *ai* for *oi* whenever, as in adjectives like *Français*, *Anglais*, etc., or in the verb, the pronunciation required it. This change was subsequently universally adopted, but for a long time people still wrote *les Anglots*, *j'avots*, *j'atmots*, etc.

**10.** This and the following lines show the polished style of the eighteenth century, which in its extreme development took the name of "*préciosité*." *Les précieuses* ruled the salons of the seventeenth and partly also of the eighteenth century. While doing much to refine speech and manners, they not rarely erred on the other side, falling into affectation and ridicule.

**13. Sage** has often the meaning of *virtuous*, or at least it answers to this term in English, when applied to a young woman. This appears in the following line.

**16. Soudan=sultan.** *Le Soudan* is also the name of a part of central Africa, the Soudan.

**17. Gêne, oppresses.** The verb *gêner* had formerly the force of "tormenting." It is now used to denote any inconvenience of slight importance, of a dress that is too tight, of a person that bores us, etc.

**18. Solyme**, from the Latin *Hierosolyma*=*Jerusalem*, used for poetic effect.



28. Anéanti, lit. *annihilated*=not existing.
32. Damas=*Damascus*.
34. Sur sa foi, *upon his word of honor*.
37. N'en aurions-nous conçu, *can it be (true) that we formed, etc.*
38. A passé, *has been beyond*.
41. Promet beaucoup, tient peu, *will promise much, but perform little*. Permet à son courage, *supply de faire*.
42. Serments indiscrets, *promises solemn, but rash*.
47. Dégager, lit. *set free*, here *redeem*.
49. Prétendre dire is sometimes, as here, used for *vouloir dire*, "to mean."
50. Celer, instead of *cacher*, is now found only in verse, and even there but rarely. *Se cacher* occurs in the following line. The word was probably chosen to avoid repetition.
57. Ce superbe, *this proud*. Standing before its noun this adjective has the meaning of "proud" or "haughty"; standing after it, of "magnificent." Ce soudan même, *this very sultan*.
59. Je t'entends, here *I understand you*.
60. Briguer ses soupirs, *invite his attentions*=use efforts to attract him.
64. Éclat, this word of many meanings comes often, as in this case, very near to English "splendor."
66. Ne s'est pas démentie, *has not failed to assert itself*. *Se démentir*, "to deny the truth of what one has said," "to give the lie," "to belie."
68. Les fers, *fetters of a prisoner*,=the condition of captivity; the dungeon.
71. Objets, here=*female slaves*.
73. L'hymen, and l'hyménée, line 81, in poetical style, *marriage*, and the *marriage ceremony*.
76. Qu'il n'en est surpris. In such comparisons, when *ne* is required before the verb, *pas* is omitted, because the meaning is not negative.
80. In prose we should say *j'en sens mieux la douceur*.
86. Que vous fûtes. This past definite implies that she is a christian no longer, but was at the moment of birth by virtue of her parentage.
87. Mes ennuis, *my troubles, my grief* (old usage). In modern French *ennui* means only "vexation," "the condition of being bored and annoyed."
90. Le sang qui m'a fait naître, *the race from which I sprang*.

92. *Le jour=life*; hence *vous reçûtes le jour d'un chrétien=a christian was your father*.

97. *Mes soins, my attentions, my careful hands*.

105-12. These lines contain the argument, dear to Voltaire, on which the doctrine of tolerance is based. Just as we follow the teaching, the example, of our parents and friends, so do our opponents in religion follow the teachings, etc., of their parents and friends. The inference is obvious.

107. *Gange=the Ganges river*. *Gange="Ganga," the native term for a river in general*.

114. That is, Fatime was a mature woman when she came to the seraglio, hence her religion could not then be changed; but Zaire was a mere child when she became subject to mussulman influences.

118. *Prévenue, prejudiced*.

120. This line can be read as having two meanings, either: *Cette croix saisit de respect et d'effroi mon cœur surpris*; or, *saisit mon cœur (qui fut) surpris de respect et d'effroi*,—in either case the use of *de*, as *régime*, is required, so that the double (or amphibological) meaning is inevitable, unless the construction is changed.

126. *Humains attendris, human beings moved to pity, or tender-hearted human beings*.

144. *Trop peu fait, incapable (to do justice to), or unfit to be offered to*.

145. *Diadème, diadem, sign of sovereign power*.

147. *J'en crois, in respect to this I believe, or (perhaps) I rely too much in this matter (on an inclination so flattering)*.

152. *A soi for à elle, on account of the hiatus*.

154. *Ce que, the object which=the person whom*. In such cases *ce* is a true neuter, although this gender is not otherwise recognized in French.

159-60. *J'ai cru . . . détour, I thought it my duty (I thought I ought) to speak to you frankly like a mussulman*. What follows is not what would be expected to be said by a lover under such circumstances, but it explains the character of Orosmane. This sort of grandiloquent language Voltaire himself would have censured in another, as he has in Corneille.

168. *Du sein des voluptés, surrounded by pleasures (from amid pleasures)*.

174. *Babylone, the great capital of ancient empires, on the Euphrates*.

176. Cf. Corneille's *Cinna*, act. V, sc. 3: *Je suis maître de moi comme de l'univers.*

177. Bouillon=Godefroi de Bouillon, duke of Lorraine, leader of the first crusade, who became king of Jerusalem (1058-1100). *Syrie, Syria*, is the country to the north and northeast of Palestine.

179. Saladin (1137-1193), a sultan of Egypt, who extended his power as far as the confines of Palestine, was famed for his prowess and magnanimity.

180. *Asservit le Jourdain*, *subjected Palestine* (the country of the Jordan).

186. Pont-Euxin, Latin *Pontus Euxinus*, the Black Sea.

188. *Langueurs*, *enervating pleasures*.

194. *Monstres d'Asie*, *eunuchs of the seraglio or harem*.

207. *Ne veut rien qu'ardemment*, *whatever my heart desires it desires ardently*.

220. *J'ai par-dessus vous*, *I have over you this advantage*, i.e. *this pleasure*, etc.

236. *Peut . . . jouir de mon aspect*, *may look at me* (lit. *enjoy the sight of me*). The line is in the style of Louis XIV., *le roi Soleil*, or, for that matter, of an eastern sultan.

246. *Leur dut être accordée*, *was to be granted them*. This use of the verb *devoir*=“to be to,” should be carefully noticed, as it differs from “to have to,” and still more from “owe” (ought to), etc., which in other connections may be the correct equivalents.

255. It is correct to say *Je remplis mon devoir*, but one should not say *Je remplis mes serments, mon honneur*.

260. *Effacer*, *eclipse*, *outdo*.

263. Cf. note line 246 as to *dus* and *dut*.

266. *Qu'il est*, *that there are*. This expression is constant in poetry, because *il y a* contains a hiatus and cannot, therefore, be employed.

268. *Des Français ou de moi*, *the French or myself*. This use of *de* is idiomatic in such cases of alternatives.

270. Lusignan, name of a family which furnished a large number of warriors for the crusades. Some of them became kings of Jerusalem. The person here referred to is not altogether fictitious, as he bears some resemblance to Amaury de Lusignan, king of Jerusalem in 1197. He died 1205.

281. *Pour Zaire*=as for *Zaire*. *Sans que . . . s'offense*, *without taking offence at my words*.

**288.** *Que je le veux, that I want it so.* He speaks like a master who knows that his will is law.

**Scène V.** Compare this scene with *Othello*, act III, sc. 3.

**301.** *Qu'à ce point . . . s'avillisse.* Before this phrase we may understand "Do you think," or "do you believe it possible."

**308.** Cf. Molière's comedy *Les Fâcheux*, act II, sc. 4, *De ces gens dont l'amour est fait comme la haine.* Translate: "Do you think I can love as others hate?" i.e. "with the same distrust and fear of treacherous action?"

**308.** *Si je l'étais jamais* spoken intensively = *if this should ever happen to me!* The exclamation allows us to get a glimpse of his passionate nature.

**320.** *Tous*, the pronoun, is pronounced *tousse*, but to rhyme with *genoux* some actors do not pronounce the *s*. The rhyme is for the eye.

**326.** Translate: "what we should have seen you do, if you were in my place."

**341-42.** Note how *que* affects the verb and also the objects of this verb. Translate: "what a horrible bitterness the odious clemency of this sultan spreads over his deeds of generosity," or "with what a bitter element the sultan taints his generosity."

**347.** *Noradin, Nour ed-Din Mahmoud* (1116-1174). As he died seventy-four years before this time, *Zaïre* could not have been *une jeune beauté* at the time of the play.

**349.** *De, here=with.* *La Syrie enivrée, infuriated Syria.*

**350.** *Césarée, Caesarea*, a town in Syria.

**358.** *Sur ma seule parole, merely upon my word of honor*, cf. line 34.

**356.** *Louis (IX), called Saint-Louis.* Born 1215, king of France from 1226-1270.

**372.** *Aux soupirs, to the eager desires.*

**376.** *Comme à moi, would in prose stand regularly after connu, for comme il m'est connu à moi.*

**387.** The student must be careful in recognizing where *de* is the *régime* of a verb or adjective, and where it simply determines the case of a noun. *Du faix, by the weight, de in du going with courbé.*

**396.** *Le signe redouté, i.e. the cross.*

**402.** *Porter . . . ses pas, direct their (its) steps.*

**404.** *Nous donner des lois, rule over us.*

**418.** *Sion, Zion.*

420. *Resserré, in durance.*

425. *Serait d'un cœur barbare, supply after serait, le bonheur.* Cf. the Latin form *Humani est errare*, etc.

438. *Aux bras, from the arms.* A follows verbs of taking, etc., corresponding to the Latin ablative.

461. Note that the *il* in *est-il* answers to English *it*, and is therefore neuter in gender.

467. *Mon seul aspect, the mere sight of me. Tenir lieu d'affront, stand in place of or be equivalent to, an insult.* Nérestan, being sure that his faith alone is the right one, does not hesitate to express his contempt for his magnanimous enemy. The contrast is strong and not in favor of the christian.

484. *Légers* rhymes with *fers* only for the eye, a practice discountenanced by Voltaire, but frequently observed by him. Cf. line 320.

497. Construe: *quot d'éclat . . . que ma fortune ait*, equivalent to *quelque éclat . . . que . . .* "Whatever," etc. Distinguish between *quot que*, and *quoique*.

505. *La cendre*, by poetical license, the regular form being *les cendres*, "the ashes."

509. *Nous reverrions* = *can it be true that we shall see again*.

510. *Devraient*, another conditional, which cannot be rendered by an English conditional="can it be true that the christians shall be indebted to you for a man they love so much?"

516. *Qu'on a soufferts, (of) which he has suffered himself.* Cf. Vergil (*Aen.* i, 684), *Non ignara mali miseris succurrere disco*. The pathetic character of this meeting has been spoken of as absolutely new on the French stage. See La Harpe.

544. *Du Croissant, of the Crescent*, emblem of the Turkish empire.

549. The *Charente* is a river in France that flows into the Atlantic Ocean, not far from the Gironde.

552. *Satisfit, paid the penalty.* *Lis, lilles*, the emblems of the French escutcheon. The line is an imitation of one of a certain abbé du Jarry, who had won a prize over Voltaire in a poetical contest. Speaking of trees struck by a storm du Jarry had said they *satisfont en tombant aux vents qu'ils ont bravés*. The term *satisfaire* is used in connection with duels, to give satisfaction for wounded honor, etc.

556. *L'asile des rois.* Charles Stuart of Scotland, and Stanislas ex-king of Poland, as also Christina, queen of Sweden, were

hospitably received at the court of France. The expression is attributed to the regent, duke of Orleans, as Beuchol informs us. The use of it here is an anachronism and due to the wish of the poet to make a good impression on the king.

**558.** Bovine, or rather *Bouvines*, is a city in northern France, near Lille. In 1214 Philippe-Auguste won here a battle against the revolted princes of northern France, stirred up by the English Jean sans Terre, and assisted by the emperor Otho IV. *Enchainait*. This imperfect indicates that the speaker dwells on the picture of the event.

**559.** Montmorenci, Matthieu de Montmorency, died in 1230. The family was one of the most distinguished in France.

**560.** Couci. The most famous of this celebrated family was the *trouvère*, *le sire de Coucy*. The family motto was:

Roy ne suis,  
Prince ne puis:  
Je suis le syre de Coucy.

The Coucy here referred to was Enguerrand de Coucy. The battle was won by the bravery of the French knights and the professional skill of the *Lansquenets* (*Lands Knechts*), German infantry in the pay of France.

**591.** *De carnage fumants*, in prose *fumant de carnage*; *fumants* is here used as an adjective. Consult the grammar on the use of the present participle.

**611.** *Serait-il*. Cf. notes, lines 509 and 510, for the use of the conditional. *Voi*, without the *s* (*vois*), to satisfy the eye in rhyming with *moi*.

**620.** *Heureuse, fortunate*, in so far as it furnishes the desired proof.

**645.** *Sous les lois*, i.e. *living under the laws*=*rule* (of *Orosmane*).

**649.** The words of the hoary-headed father and former king are eloquent and pathetic in a high degree, and the whole speech is justly admired.

**668.** *Où son flanc mit au jour*, when she gave birth to.

**676.** *Lavant nos forfaits*, washing away our sins.

**678.** *Rappela sa vie*, lit. called back his life=*made life return to him*, or, *rose from the dead*.

**688.** Cf. note, line 438. *En dérochant mon sang*=*en étant mon enfant*.

**704.** *Louis*, i.e. the king of France, Louis IX. We find here

the explanation of the peremptory order which Corasmin carried out at the end of the last scene. Such an explanation was needed to justify the change in the sultan's treatment of the christians, the effect of which caused such consternation and made Zaïre rashly promise to keep her relation to Nérestan and Lusignan a secret from her lover. This promise is the salient point on which the tragic outcome hinges.

712. Chypre, *Cyprus*, the island.

714. Les bords=*la frontière*.

722. Prennent . . . de me venger, *go to the trouble of avenging me by sacrificing each other*.

732. Feindre, *to feign*, has here the meaning of keeping back the truth.

751. Je ne m'en défends point, *I do not deny it*. Je foule aux pieds, *I trample under foot*.

756. Au sein de la Taurique, *in the heart of Tauria*. The inhabitants of the region of the Taurus mountain, northeast of Syria, were of a race entirely different from the Turks—they were probably Scythians. This fact or fiction is given to account for the sultan's freedom from Turkish prejudice.

762. Sans retour, *irrevocably, absolutely*.

770. Le ciel nous voulut, *it has pleased heaven to*.

772. Toucher à, *to be on the point of touching, to draw near to*. Without the preposition, *toucher* is exactly "touch." Cf. Corneille's *Polyeucte*, act IV, sc. 5: *Mon Polyeucte touche à sa dernière heure*.

779. Incertaine, here = *troubled by doubts*.

785. Gage précieux, i.e. *the rite of baptism*.

795. Que faut-il, i.e. *que je fasse?* "What must I do?"

827. Nérestan listens only to the voice of religious ardor, while Zaïre's whole religion is really her love for Orosmane.

833. Du sang dont vous sortez, *of the race from which you sprang*.

847. Cependant, here *meanwhile (pendant ce)*. Son alliée, *she who is allied to him (by race and relationship)*.

876. Sans innocence, rather a strange way of saying that, if she must perish, Providence will not allow her to die unless she is innocent.

900. Aux enfers, *from hell*. As a rule the word denoting the christian hell is in the singular; *enfers* standing for the Greek "hades."

901. Me voilà seule . . . devenir, *I am alone, oh my God! what is to become of me?*

912. *Fais que, cause.*

943. *Eh quoi!* an expression of surprise = *what does this mean!*

944. *Mon âme étonnée, my soul lost in wonder!*

946. Note the exclamatory force of this *Qu'un sentiment*, etc.; the *que* points to an emphasis on *plus juste*. Frequently this *que* = "how," or it may be omitted, if the exclamation is evident without it. "A nobler feeling filled my heart!"

950. *Fouler*. Cf. line 751.

965. *Assemblés = liés, or formés*, "gathered together," or "formed."

987. *Défiance, distrust*, not "defiance."

994. *Tu frémis*, stronger than *trembles*; "you shudder."

1015. *Dégouttante* (from *goutte*, "drop"), must not be confounded with *dégoûtant*, "disgusting" (from *goût*, "taste"). Corasmin, though very far from being an Iago, yet calls forth the hidden fierceness of Orosmane by his question in lines 1009-1011.

1021. *Arrêter, fix or cast (a suspicion)*.

1050-51. *Du Seigneur, of the Lord, i.e. God. Quand . . . ne pourrait*, etc., *if this saintly priest . . . should not be able to*.

1057. *Hasarder, put-in peril, risk to lose*.

1070. *Moi*. Cf. note, line 611, as to *toi* (*vois*) and *moi*.

1079. Zaïre's language is beautiful and touching. It shows that delicacy and sincerity of passion which we are wont to associate with the art of Racine.

1080. *Prétendez suivre, aim to follow, i.e. whose example you try to follow*.

1086. Recognition of nobility of character in an infidel was not quite absent in the thoughts of those times. Thus a *trouvère* of the thirteenth century exclaims: *Quel bers ce fust s'il eust chrestienté!* "What a knight he would be, were he of christian faith!" But Zaïre's remark means more than that.

1104. *Que je suis Lusignan, that is, une Lusignan*, "one of the race of Lusignans."

1117. Fatime's answer cannot appear satisfactory to Zaïre. Considering the love she feels for Orosmane and the knowledge she has of his generosity, we cannot but believe that, womanlike, she will rather exaggerate this quality of his, instead of doubting it. What decides her to hesitate is her promise to her father, as expressed in this line.



**Scène II.** This scene recalls some features of the first scene of the second act of Racine's *Bajazet*.

**1128.** There is too much self-praise in these lines, and some of that "*enfure*" for which Voltaire censured Corneille. Voltaire loved to produce rapidly, and, in trying to furnish Alexandrines that should be faultless in form, he occasionally sacrificed thought and expression. *Trop généreux, trop grand* are examples.

**1141.** *Il pourra m'en coûter, it may go hard with me, may cost me a terrible effort.*

**1151-54.** These four lines, ending with the touchingly eloquent *Zaïre, vous pleurez?* excited the admiration of Byron. Beauties of this sort atone for some faults elsewhere noticeable.

**1155.** After *gardez, vous* would be required in prose; *se garder de*, "be careful not to."

**1173.** *Sens interdits, stunned senses.*

**1174.** *Bien démentis, well or efficiently contradicted.*

**1176.** *Essuie, shall endure.*

**1181.** *Serait-ce un artifice? can it be a ruse (or stratagem)?*

**1184.** *Tient de la perfidie, partakes of, is allied to, treachery.*

**1199.** Cf. Racine's *Esther*, act II, sc. 7.

**1204.** *Je cache à votre oreille, keep from your ear, an unusual form of expression.*

**1210.** *Il en coûte à mes sens désolés, en coûter à* means "to go hard with," "to be a great strain on." *Sens désolés*—"disappointed desires."

**1226.** *A moi=for me (to complain).* *On m'aime, I am loved.* The English language has no exact equivalent for the indefinite pronoun *on*.

**1229.** *Sans détours, without guile.*

**1241.** Cf. Racine's *Bajazet*, act IV, sc. 5.

**1245.** Cf. same tragedy, act IV, sc. 5.

**1249.** *Chère Zaïre.* It may be said in reply to critics who have censured this form of address that Nérestan could address his sister thus without greatly deviating from the usage which rather prefers *ma chère sœur*. Under the circumstances it was but natural, perhaps, that he should choose this address, both from tenderness and also because the relationship with a sister was new to him.

**1254.** *Fidèle*, that is, "faithful to your promise not to marry Orosmane until you have seen the priest." *Zaïre* could not fail to understand it so, but for Orosmane this word contained

quite another meaning, i.e. "faithful in your love for me (=Nérestan)."

1256. *Comble, climax.*

1262. *Qui blessait, which was an injury to.*

1269. These jerked-out expressions, the incoherence and contradictory character of the language used, and the fury of disappointment that they reveal, admirably paint the passionate emotions which stir in Orosmane's breast. They prepare us for a desperate act.

1282. *Faste, ostentatious display.*

1285. Note the exclamatory *que* in *qu'il va*, etc. *Sa fourbe, his low fraud.*

1287. *Que j'ai pu laisser, that I might have left (to languish, etc.).*

1301. The advice of Corasmin, if followed, must have a bad effect. In so far Corasmin answers the purpose for which Shakespeare used Iago.

1315. *Connaître, recognize.*

1338. *L'emporte . . . les balance, triumphs over my devotion, or at least equals it.* Note that the *l'* in *l'emporter* is part of the verb.

1340. *Ta.* The familiar *ta* shows that the feelings of the lover have gradually asserted themselves during his speech. He began coldly, but now continues in the affectionate forms of *ta, te.*

1348. *Est né pour vous braver, was born to defy you.* The expression would not be used in English, and we should rather translate; "My heart, if it did not love you, has the strength to defy you." There is, however, an allusion to her royal birth in the words *est né.*

1367. *Qu'il prévint, that it anticipated.*

1375. These words are spoken in an aside.

1376. Cf. *Othello*, act V, sc. 2, for this and the following lines.

1383.

" . . . for you're fatal then  
When your eyes roll so." (*Othello.*)

1386. *Au comble de l'horreur, when she was completely under the influence of the horror of the situation (cf. his words, lines 1341-1344).*

1395. *Sur vous en repousse les traits, discharge his shafts upon you again, i.e. subject you again to her charms. Ses traits would be expected. The use of *en* with *les* is unusual in such a case.*

**1402.** As a pupil of France, a country known for the gallantry of its men, this young man may have been over confident. *Aura . . . l'insolence, may have dared to indulge in sighs (for her).* There is some *préciosité* (cf. note, line 10) in these lines (1401-2). Orosmane speaks as a lover who regards it quite likely that another may feel exactly as he had felt. This appears in the following lines.

**1406.** *There is possibly no understanding between them.* This doubt postpones the catastrophe which, by the rules, occurs in the fifth act.

**1421.** *On l'a fait avertir, she has been informed.*

**1429.** *Soustraire*, like other verbs of removing, depriving, taking, etc., requires the preposition *de*—"from."

**1436.** *Éclate*, (lit. *burst forth*) *show thyself*.

**1460.** As a woman Fatime judges rightly of the state of Zaïre's feelings. This causes her to use arguments calculated to weaken her love for Orosmane. Cf. lines 833-849. We see with what effect in the following lines.

**1467-68.** *J'ai soumis, etc., I conquered his love—he sacrificed to me his passionate ardor.*

**1489.** *Dussé-je, were I to be.*

**1490.** *Sang dont je suis née, cf. line 90.*

**1506.** *A ses yeux doit se rendre, is to appear before her.*

**1507.** *Ote-toi de mes yeux, be gone from my sight.*

**1513.** *Ce jour que je respire=my life. Respirer le jour* for *vivre* is a favorite expression on the stage, evidently an effect of *la préciosité* which called a looking-glass *le serviteur de la beauté*; cf. note, line 1402. Cf. Corneille's *Horace*, act I, sc. 1, *Albe où j'ai commencé de respirer le jour*. Similar expressions were also used by Latin authors.

**1522.** *Mon rang=mon empire*, by rhetorical substitution.

**1526.** In this line *faire* is understood after *prétendez*.

**1528.** Orosmane's words show that his mind is wandering. The fearful strain on his feelings is making him delirious.

**1534.** These words are addressed to absent Zaïre.

**1540.** This fine line, as Gérusez has remarked, is unfortunately weakened by the succeeding: *avant-coureurs du sang qui va couler* (l. 1544).

**1542.** Cf. *Othello*:

I must weep  
But they are cruel tears.

**1562.** Tombant dans la coulisse. Death on the stage was not permitted by the rules of the classic drama.

**1564.** Forfait=*crime*.

**1575.** Ordonné, *given orders for*.

**1587.** Expiré, would not be used to-day.

**1589.** Sensible, *tender*, not "sensible."

**1592.** D'avoir brûlé pour toi, *for her passionate love for you*.

**1608.** Tu balançais, *you and her God had an equal influence*.

**1605.** The thought *j'étais aimé* possesses Orosmane so that he scarcely hears anything else.

**1639.** Mon bras égaré, *my insane arm; literally my arm gone astray*.

**1640.** Qui dut, etc., *which ought to have been sacred to me*.

## ÉPÎTRE À MME. LA MARQUISE DU CHÂTELET

**Line 9.** Dévots, not "devout people," but those who are merely devoted to formalities of religion, hence almost "pharisees."

**20.** Rebut . . . esprit des sots, *scorned by the wise, it is the wit of fools*.

**26.** Les belles et les grands, *fair ladies and great lords*.

**30.** Falot, *madly gay, ridiculous*.

**38.** De réduit en réduit, *from one resort to the other*.

**44.** Blondins, *young fops or dandies*. Plus femmes qu'elles, *more womanish; having more of the nature of woman than the women themselves*.

**51.** A leurs yeux, *in their presence*.

**58.** Louis, Louis XIV. Voltaire refers to the general, irreverent joy that burst forth upon the announcement of the king's death. (Cf. Voltaire's *Siècle de Louis XIV*, chap. 20.)

**59.** In the last years of his reign Louis XIV. was confronted by a formidable alliance: Austria, Great Britain, Holland, and their allies.

**61.** Saint-Denis, a suburb of Paris. It is famous for its abbey where the kings of France were buried.

**67.** Régent, Philippe d'Orléans, generally called "*Le Régent*," because he held the regency during the minority of Louis XIV. (1715-1723). He made himself conspicuous by his reckless admin-

istration and his licentious manners. Voltaire refers to him in the *Henriade* as:

... ardent, plein de génie  
Trop ami des plaisirs et trop des nouveautés.  
(Canto vii, lines 443-4.)

75. *Noms*. Note that the qualifying adjective is omitted, *les plus vils*.

77. *Philippiques*, satirical verses and pamphlets directed against the regent. Cf. Voltaire's *Siècle de Louis XIV*, chap. 8. There is a double allusion in this word, to the famous orations of Demosthenes against Philip of Macedon, and to the name of the regent, Philippe.

84. *De glace* is contrasted with *en feu* in line 82. The figure is not very clear, for if truth, like the sun, pierces the clouds, the idea suggested is rather of warmth than of ice.

87. Quinault (1635-1688), a French poet ridiculed by Boileau. Cf. Boileau's *Satire IX*.

89. Quinault was very popular and much admired, in spite of Boileau's satirical onslaught.

92. *Cagots, bigots*.

95. *Le monde, the world of society*.

96. *Homme privé, as a private man*.

106. *Trois déesses rivales, Juno, Minerva, and Venus*.

### ÉPÎTRE À MME. DENIS

Line 5. *Le monde, i.e. fashionable society*.

18. The court was the place of refinement as well as of intrigue and corruption. The city is contrasted with it as the home of burghers, deficient in refinement, inferior in culture, given to trade and business.

23. *Maître, i.e. the king*.

25. *Empyrée, empyrean*.

28. To be admitted to the king's society when he was about to retire for the night, *le petit coucher*, was a privilege only of the highest nobility.

37. *À leur lever, when they rise*. Cf. the *Lever* of Louis XIV., as described by A. Rambaud in his *Histoire de la Civilisation française*, vol. ii, p. 8. Cf. note, line 28.

43. *Puissants* is here the substantive, *dangereux* the adjective.

51. *Bat à tort*, i.e. *des mains*, *applauds at the wrong place*.

52. *Mauvais sens*, *wretched thought*.

53. *Il=le public*.

### LETTRE À M. DE LA ROQUE

Title. De La Roque, a writer for the Paris paper *Le Mercure*.

Line 6. *M. Le Normand . . . M. Cochin*, two famous lawyers.

12. *Sensibilité*, *tender emotions*, or *emotional tenderness*.

17. In the tragedies of Sophocles there are no love episodes.

20. *Corrége*, *Correggio*, an Italian painter of great renown.

27. *Andronic . . . Hippolyte*, two of Racine's characters.

28. *Cinna . . . Horace*, two characters by P. Corneille.

39. The rules of the classic French tragedy forbade the use of subjects taken from modern history. The period here referred to belongs to the middle ages.

43. *Ériphyle*, a tragedy, written about the same time as *Zaire*, in which the poet took great pride, but which was not successful.

51. *Que* for *jusqu'à ce que*. The omission of *jusqu'à ce* is frequent, since *que* alone, with the subjunctive, is generally sufficient to indicate the meaning.

75. *Une jeune personne*, *a young lady*.

93. *Du bien*, *with the property*.

113. *Revenait*. Note the force of this imperfect, and compare it with the past definite *arriva* at the end of line 115.

116. *En présence même*, *in the very presence*.

177. *Godefroi*, *Godefroi de Bouillon*. Consult any history of the crusades.

209. *Chypre*, *Cyprus*.

284. *Pouvait*, *might possibly*.

324. *La seule voix*, *the voice alone, the mere voice*.

### LETTRE À M. DE CIDEVILLE

Line 2. *Critiques*. M. de Cideville and M. de Formont lived in Rouen. They were early friends of Voltaire who maintained a lively correspondence with them and often consulted them on liter-

ary matters. This was particularly true in reference to de Cideville.

23. *Le coche, the mail-coach.*

27. *Quod si me tragicis, etc., if you rank me among the tragic poets I shall strike the stars with my lofty brow.*

29. *Jore, a bookseller in Rouen.*

### LETTRE À M. DE FORMONT

Line 24. *Notre René, i.e. René Descartes.*

25. *Isaac, Isaac Newton.*

30. Locke's philosophy, the result of the scientific movement inaugurated by Copernicus, Kepler, and Galileo, supported the school of deists and was therefore extremely obnoxious to catholics. As France was a catholic country, no writer could be popular in France who did not respect the popular religion. This is the reason why Voltaire, though eager to see his system become known and accepted, yet did, at this time, all he could to disguise and weaken its most salient points. Later he pursued a more open course, but anonymously or under assumed names.

36. *Thieriot, an early friend then living in London, to whom Voltaire abandoned the entire profits of the London edition of the Lettres Anglaises.*

40. *Non me fata, etc., the fates would not permit me to write freely pleasant nonsense and cover paper with fancies woven together to suit my will.*

In the *Aeneid* (iv, 340) we read:

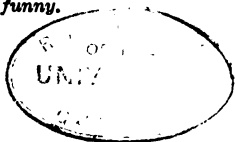
Me si fata meis paterent ducere vitam  
Auspiciis, et sponte mea componere curas.

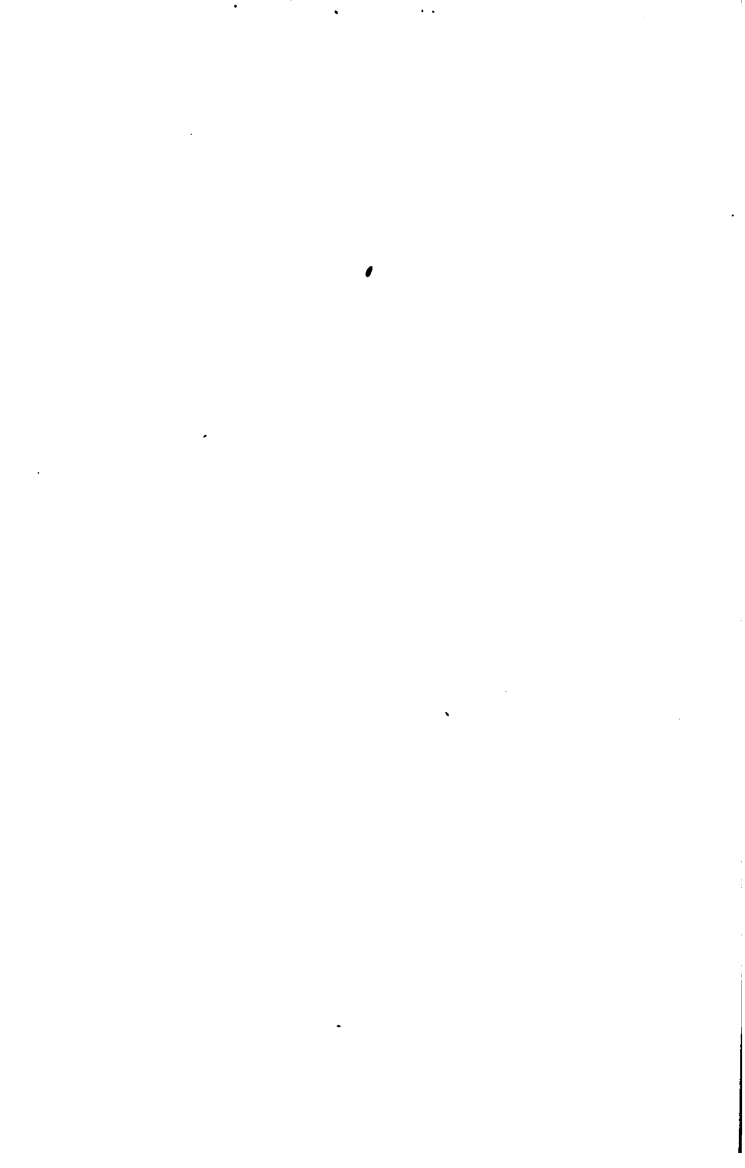
That is:

... Had fate  
Permitted me to lead my life at will,  
Or shape my wishes as I would . . .

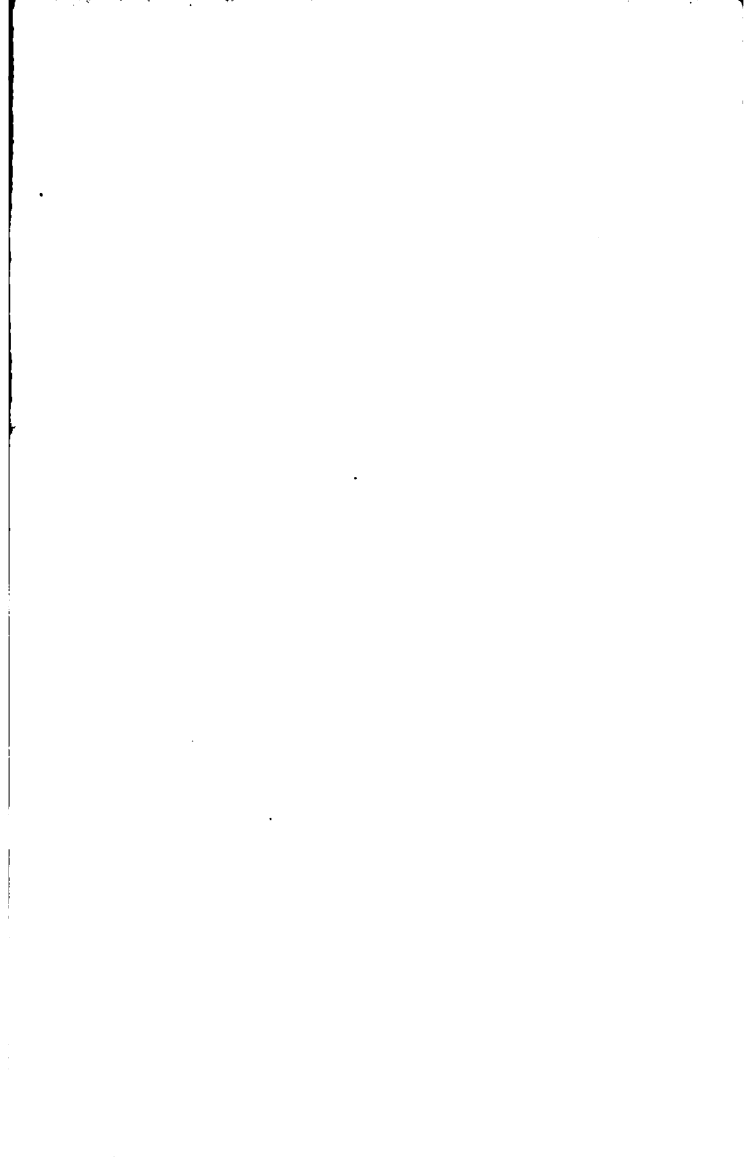
—Tr. by John D. Long.

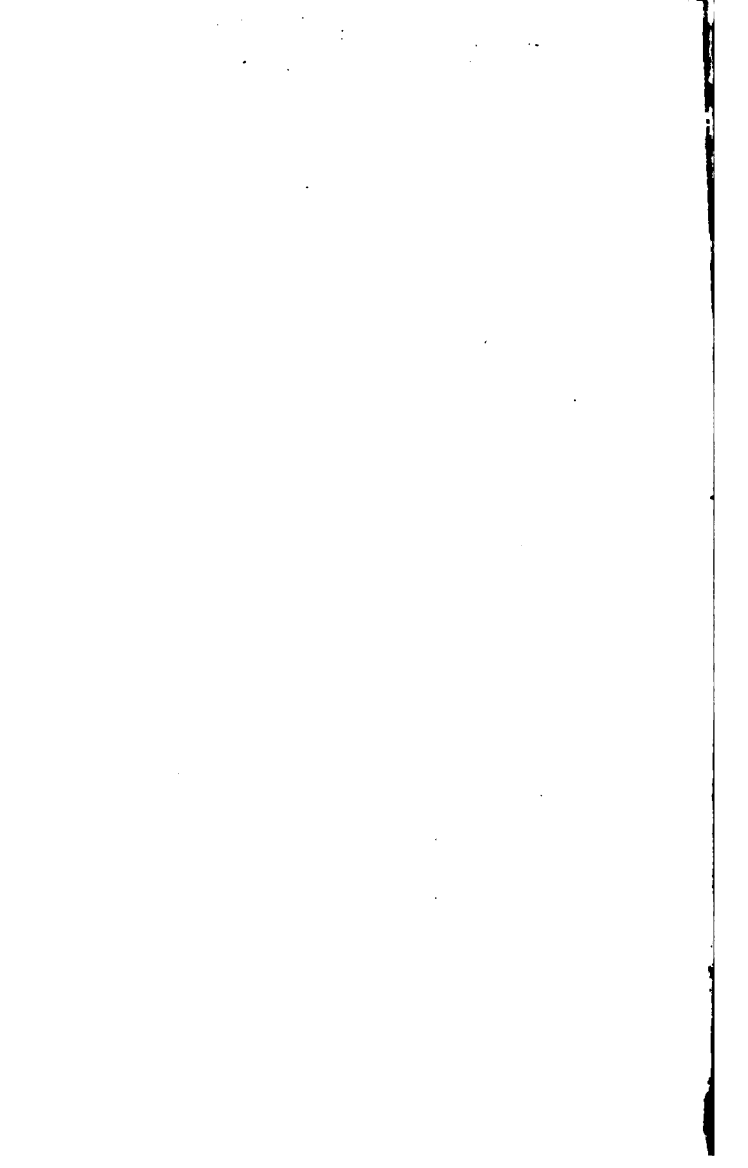
44. *Plaisant, funny.*

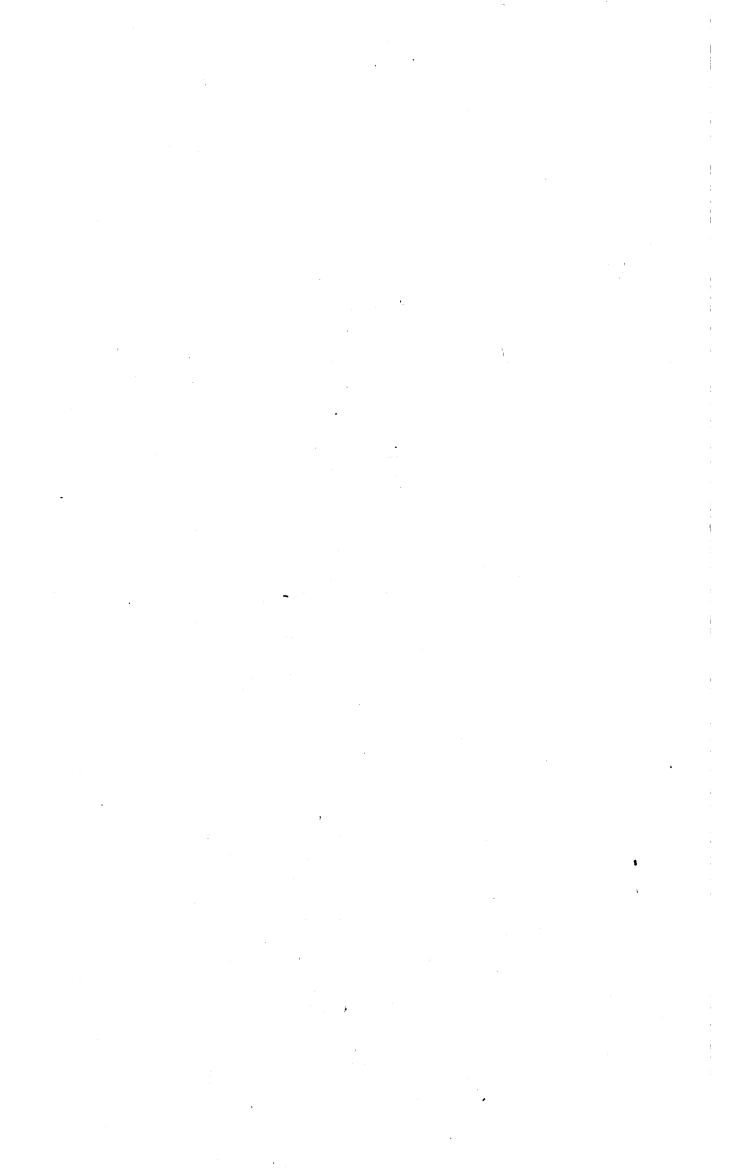












14 DAY USE  
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED  
**LOAN DEPT.**

This book is due on the last date stamped below, or  
on the date to which renewed.  
Renewed books are subject to immediate recall.

JAN 2 - '66 H REC'D	REC'D ED MAR 12 1967
DEC 27 '65 - 5 PM	NOV 18 1967 63
LOAN DEPT.	REC'D
NOV 15 1966 8 Turner	DEC 11 '67 - 11 AM LOAN DEPT.
DEC 15 '66	MAY 6 1976 REC'D LIB. MAY 6 '78
RECEIVED	APR 4 1977
DEC 15 '66 - 5 PM	RECEIVED BY
LOAN DEPT.	MAR 18 1977
MAR 20 1967 15	LIBRARY DEPT.

-----

61. 11. 1941

